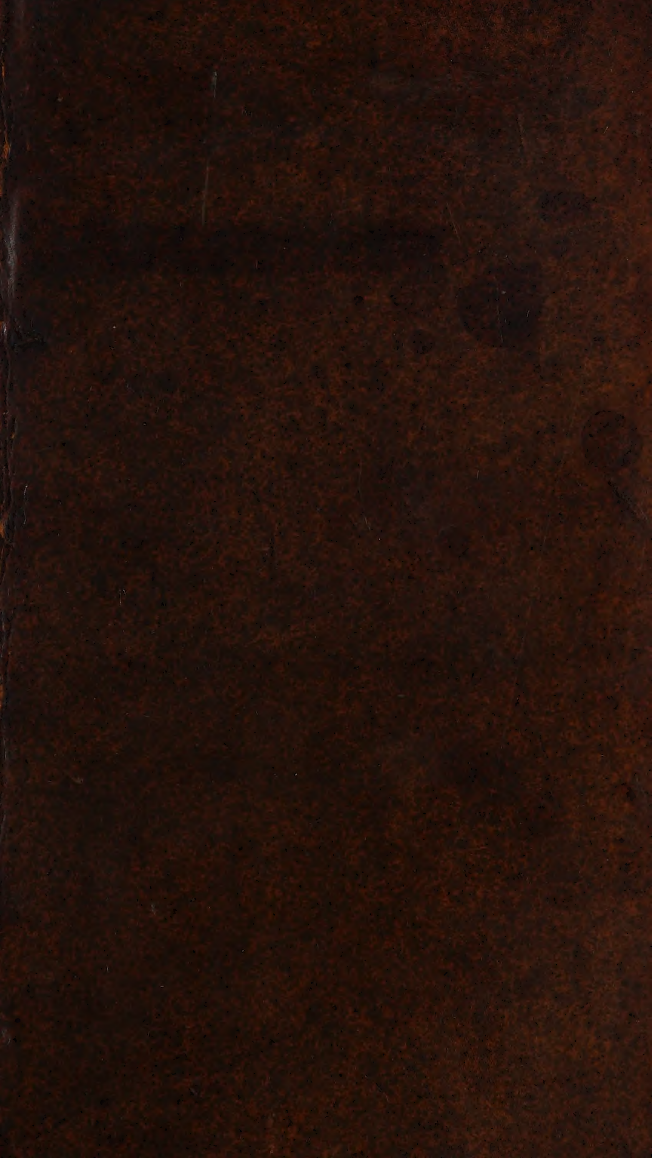



SIC
DELUDIMUS
INEPTOS
Cl. Duflos sc.

CRITIQUE
DE LA
CHARLATANERIE,
DIVISÉE
EN PLUSIEURS DISCOURS,
en forme de Panégyriques, faits & prononcés par Elle-même.

PREMIER DISCOURS.


[redacted]

A PARIS,
Chez la Veuve MERGE', rue S. Jacques, au Cocq.

M. DCCXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Rey.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A SON EMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

DE FLEURY.


ONSEIGNEUR,

Le ſujet de ce petit Ouvrage, & la maniere badine dont il eſt traité, m'auroient pû empêcher de le preſenter à VOTRE EMINENCE, *ſi le deſir de vous donner une marque publique de mon reſpect, & la vivacité des ſentimens de joye que votre Elevation m'inſpire, ne m'avoient pas engagé à paſſer les bornes d'une circonſpection ſcrupuleu-*

ſe, & ſi je n'avois pas crû, qu'en qualité d'Etranger, je pourrois me flater de quelque indulgence.

Sa Majeſté vient de declarer publiquement la confiance particuliere qu'Elle vous a accordée, depuis qu'Elle a ſenti l'utilité de vos inſtructions, & la ſageſſe de vos conſeils. Je laiſſe aux François à dire ce qu'ils penſent ſur une démarche auſſi ſage, plus digne encore d'un Prince formé par l'âge & par l'expérience, que d'un jeune Monarque. Il ne me convient que d'admirer un choix, dont tout ce qui peut rendre une confiance moins complette & moins ſolide, ſe trouve écarté. Il y a long temps, MONSEIGNEUR, *que vous vous êtes mis au deſſus des richeſſes & des dignitez. Parens, amis & cabales ne vous ont jamais embaraſſé. Que*

peut-on dire des plaisirs, lorsque vous n'en sentez que dans le travail? Qui doit avoir plus de capacité, que celui qui a passé toute sa vie dans les études, & dans la pratique du grand monde? Les belles & grandes qualitez de votre ame ont déterminé le feu Roy de glorieuse mémoire, à vous confier le plus grand Tresor de la France. Que peut-on y ajoûter? Si ce n'est que Louis XV. en vous donnant sa confiance, a fait ce qui auroit été digne de Louis le Grand. Les Etrangers en doivent également sentir les fruits. C'est une erreur de croire que leurs affaires vont bien quand celles de leurs voisins vont mal. Ils ont lieu de s'applaudir en voyant des personnes sages & éclairées à la tête des Affaires d'Etat. N'est-il pas juste que les Etrangers fas-

ſent à cette occaſion ce que font les François? Ne doivent-ils pas féliciter Sa Majesté' *de ſon choix, & de l'heureux dépôt de ſa confiance?*

C'eſt dans cet eſprit, Monseigneur, *que j'ai cru devoir vous aſſûrer de la part que je prends aux applaudiſſemens publics, augmentés par votre promotion au Cardinalat, & de la profonde vénération avec laquelle je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

De Votre Eminence,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur C**



CRITIQUE DE LA CHARLATANERIE,

DIVISE'E EN PLUSIEURS Discours en forme de Panégyriques, faits & prononcez par Elle-même.

PREMIER DISCOURS.



ES CHERS AUDITEURS,

Il eſt tems de rompre un ſilence trop indulgent que j'ai gardé de-

puis tant de ſiecles ; un ſilence dont je me ſuis ſentie devorer ; un ſilence enfin qui m'auroit deſeſperé, ſi aprés tous les tourmens qu'il m'a fait ſouffrir, je n'avois pas trouvé de quoi ſatisfaire tout à la fois & mon envie de parler, & la neceſſité de me dédommager des pertes que mes enfans dénaturez m'ont cauſé depuis le commencement du monde juſqu'à ce jour.

Il me paroît que je vois tout le genre humain repreſenté en cette illuſtre Aſſemblee. Je trouve icy des perſonnes de toute condition, de tout ſexe & de tout âge ; c'eſt pourquoi en vous adreſſant la parole, je crois parler à tout le genre humain : Occaſion que je ſaiſis promptement, & avec d'autant plus de raiſon, qu'elle ne ſe rencontre pas tous les jours. Elle me fournira les moyens de ſoulager mon cœur rempli depuis long-

tems d'une infinité de choses également interessantes & necessaires à vous expliquer.

N'est-il pas étonnant, que dis-je, n'est-ce pas une ingratitude odieuse & insuportable, que depuis tant de siecles, comblant le genre humain de mes bienfaits, je n'aye trouvé personne qui ait pris la peine de faire mon Panégyrique, & que tant d'Apologistes que j'ai formé, & dont j'ai dirigé le travail, n'ayent pensé qu'à bien faire ou leur propre éloge, ou celui des autres? Leur aveuglement est allé encore plus loin. Ne se sont-ils pas abaissés aux plus vils objets de la nature? Quoi! l'âne & la puce ont eu des Panégyristes, & même la folie, si digne de mépris! O corruption des mœurs! O perversité des tems! Moi qui les ai guidé & soûtenu en toutes ces occasions avec un soin égal au succès, est-il possible que je sois la seu-

le qu'ils ayent oublié? O ingratitude, de tous les vices le plus noir! Moi qui ne les ai jamais perdu de vûe, ont-ils pû être assez aveugles pour me méconnoître, & pour ne me pas rendre la justice qui m'appartient? Mais afin que vous n'ignoriez pas, Messieurs, les causes de mon indignation, je m'en vais suppléer à ce que l'on a manqué de m'accorder jusqu'à present. Je m'en vais vous convaincre, que si je n'ai pas encore trouvé de Panégyriste, ce n'est pas que je ne sois digne de louanges, c'est qu'il n'y a personne qui s'en puisse acquitter assez dignement. Je vous ai souvent ouy dire, qu'il n'y a qu'un Charlatan qui puisse faire son propre éloge. Par la même raison, il n'y a que la Charlatanerie, c'est-à-dire, moi-même, qui me puisse dignement louer. Sans cette reflexion, j'aurois déja fait

éclater ma juſte colere contre mes enfans ingrats : ainſi il faut bien que je leur montre le chemin de remplir leurs devoirs. Si je ne dis pas à la fois tout ce que j'ai à dire, ſi ce que je débiterai aujourd'huy, n'eſt pas conforme aux regles que j'enſeigne aux Orateurs pour bien haranguer, vous devez vous imaginer qu'une femme qui commence à parler après un long ſilence, eſt ſemblable à un torrent impétueux qui ſe répand rapidement & ſans meſure ſur tout ce qu'il rencontre dans ſon chemin. Donnez-moi quelques momens de votre attention, je vous diſpenſe pendant ce tems-là de tous les autres devoirs de mon culte.

Vous venez d'apprendre, Meſſieurs, que je ſuis la Charlatanerie, & que s'il y a une Déeſſe parmi les femmes, c'eſt moi qui en ſuis une, ou il n'y en a point du tout. Vous

allez comprendre, que les appas de vos Belles ſeroient inſipides ſans mon ſecours, &que ces Divinitez mortelles paroîtroient ſans douteà vos yeux archidiableſſes & très-mauſſades femelles, ſi elles n'étoient pas revêtues des attributs que je leur prête. Ne ſoyez cependant point ſurpris de ce que j'ai mieux aimé être une Déeſſe qu'un Dieu, & que j'ai préferé le ſexe des femmes à celui des hommes. La langue de la femme étant plus déliée que celle de l'homme, c'eſt un inſtrument dont la volubilité m'eſt indiſpenſablement neceſſaire; car je ne ſerois ni Déeſſe, ni Charlatanerie, ſi je n'avois pas un babil, dont la legereté doit ſurpaſſer celui de toutes les femmes,auſſi bien que celui des plus grands ableurs qui ont paru depuis le commencement du monde.

Je ne vous entretiendrai pas

long-tems ſur mon origine, pour ne point reſſembler à ceux qui parlent impitoyablement de leur haute naiſſance, en faiſant des recits ſouvent fabuleux, & toûjours ennuyeux, des grands exploits & du merite de leurs ancêtres, dont ils ont dégeneré en menant eux-mêmes une vie toute compoſée de ſotiſes ridicules. Il ſera pourtant bon de vous apprendre, que ma famille eſt auſſi ancienne que le monde, & s'il y a quelqu'un parmi vous aſſez hardi, pour ſoûtenir que la ſienne deſcend directement de celle d'Adam, comme quelques Charlatans de Louvain & de la Province de Galles ont oſé faire, il ne pourra jamais la comparer raiſonnablement à la mienne. Au reſte, le premier homme n'auroit pû faire le grand coup qu'il hazarda, ſi je n'a-

vois pas envoyé à ſa femme un de mes Eleves, déja fameux en ce tems-là, qui lui montra une choſe curieuſe, dont il falloit goûter pour apprendre à connoître la difference qu'il y a entre le bien & le mal. N'oubliez pas, Meſſieurs, qu'il vous a laiſſé pour heritage une choſe, dont il n'étoit redevable qu'à ma bonté.

Il me ſemble qu'il vous importe peu de ſçavoir préciſement qu'a été mon pere : j'avoue de bonne foi que je ne le ſçai pas moi-même, mais n'allez pas vous imaginer que je ſois bâtarde. Si c'eſt Apollon qui a épouſé ma mere,& qui m'a engendré, parce qu'il étoit un fameux Medecin,& que la Charlatanerie a toûjours été inſeparablement attachée à la Medecine, ou ſi c'eſt un autre, cela n'eſt pas d'une grande conſequenec. En tout cas, la bâtardiſe ne dérogeroit pas plus à ma condi-

tion de Déesse, qu'à celle de vos Dieux. Ce que je puis vous affirmer fidelement, c'est que ma mere s'appelloit Heureuse Ignorance. Elle acoucha encore de deux filles, l'une nommée Admiration, l'autre Effronterie. L'harmonie s'établit si bien dans notre famille, que la mere & les filles alloient & travailloient toûjours ensemble, & que l'une ne pouvoit vivre sans l'autre. Cette union dure encore aujourd'huy, & rien n'est capable de la détruire. Notre maison n'a jamais manqué de domestiques fideles, uniquement attachez à nous suivre par tout, & à executer nos ordres. Ces domestiques sont divisez en plusieurs especes. Je vous en nommerai quelques-uns, comme, par exemple, les Apparences flateuses, les Erreurs séduisantes, les Préjugez charmans, les Tendres exagera-

tions ; les Insinuations caressantes, les mensonges agréables, les discours animez & touchans. Je ne vous ferai point un plus long détail de tout le reste de ma suite; il faut éviter de vous ennuyer. Le nombre & la puissance de ceux que je viens de citer ne suffisent-ils pas pour assujettir tout l'Univers ? Moyennant quoi vous jugez bien que mes richesses sont immenses, ayant à ma disposition tout ce que la Terre entiere renferme. Moi qui enseigne la maniere la plus prompte & la plus facile de s'enrichir, pourrois-je avoir besoin de quelque chose ? Comme les richesses procurent souvent la consideration, le respect & l'autorité ; jugez, Messieurs & Mesdames, si je suis respectable, en vous déclarant, que tous ceux qui aspirent aux honneurs, à l'autorité & à la puissance,

ne ſe peuvent paſſer de mon ſecours. C'eſt encore moi qui aſſaiſonne generalement tous les plaiſirs, ſans quoi ils ſeroient languiſſans & très-inſipides. Il me ſemble, Meſſieurs, lire dans vos yeux ce que vous penſez preſentement. N'eſt-il pas vrai que vous dites en vous-mêmes : O l'aimable, la charmante, & l'adorable Déeſſe ! Employons tous nos ſoins pour nous la rendre favorable, afin qu'elle nous procure tous les biens dont elle eſt la maîtreſſe. Aucun ſacrifice ne peut être trop précieux pour heſiter de le faire à ſon honneur, afin de parvenir promptement au ſouverain bien de jouir des honneurs, des richeſſes, & des plaiſirs. Que maudits ſoient nos Orateurs, nos Panégyriſtes, & nos Déclamateurs, puiſqu'ils ont manqué juſqu'à preſent d'ériger des Autels, & de dédier des

Temples à cette Déesse. Vous avez raison mes chers enfans, de penser de cette façon, & si vous avez manqué en quelque maniere de vous rendre dignes de mes faveurs, soyez persuadez que pour l'avenir vous n'avez qu'à suivre exactement mes loix, rien ne vous échapera de tout ce qui est en ma puissance de vous accorder. Je suis bienfaisante & indulgente ; je ne regarde pas les choses de si près ; j'accable même de biens les plus ingrats, & si le monde ne m'a pas encore dressé des Autels, je n'ai pas laissé de lui procurer tous les biens dont je viens de parler. Pour cet effet, il sera bon de vous apprendre de quoi je me suis occupée depuis que j'ai pris naissance. Commençons par vous faire connoître à fond ce que je suis, afin que vous en conceviez une idée assez haute, & assez digne de moi.

Ne croyez pas cependant que j'aille débuter par l'étimologie de mon nom : j'en laiſſe le ſoin aux plus foibles apprentifs de mon art, qui pour paroître ſçavans, ramaſſent toûjours dans leurs Ecrits toutes ſortes de langues qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, une infinité de mots, pour faire accroire aux ignorans qu'ils ont approfondi les penſées de ceux qui ont été les premiers à donner des noms aux choſes. Non, je ne vous entretiendrai pas de pareilles bagatelles. Il vous doit être indifferent que je me nomme Charlatanerie ou Biribi, ou autrement, pourvû que vous ſçachiez que c'eſt moi qui ſuis déſignée ſous ce nom, & non pas une autre. Il vous ſemblera peut-être plus important, que je me définiſſe ſelon les regles que j'ai inventées & que j'ai enſeignées aux Sçavans: mais je veux

leur abandonner une chose qui leur vaut de l'argent & des honneurs, qui les divertit, & qui est un des principaux biens, que je leur ai donné en partage avec leur *genus*, *species*, *differentia generica*, & *differentia specifica*. Comment pourroit-on distinguer un Sçavant d'avec un homme de bon sens, si on lui ôtoit sa maniere particuliere de définir les choses? Comment pourroit-il gagner sa vie, si tout le monde vouloit se mêler de définir, & ne plus apprendre les regles & les termes dont je les ai rendus dépositaires? Si chacun se formoit une idée, une définition & une description de chaque chose, selon qu'elle se presente, on n'auroit plus de définitions universelles, on ne les apprendroit plus par cœur, & on ne chercheroit plus ces définitions chez eux & dans leurs Livres, mais dans les choses mê-

mes. Quelle perte pour ces pauvres gens! Quoiqu'ils ayent suffisamment merité que je leur jouasse un pareil tour, pour les punir de l'ingratitude qu'ils ont eu de ne point faire mon Eloge, je suis néanmoins une si bonne Déesse, que je leur laisserai toûjours ce tresor, & je vous dirai simplement, que quand je m'appelle Charlatanerie, je veux vous faire connoître, que je suis la Déesse & la mere commune de tous les Charlatans & de toutes les Charlatanes. En faut-il davantage pour me définir? N'est-il pas vrai qu'apresent, quand vous verrez un Charlatan, une Charlatane, vous direz, je connois sa mere, je l'ai vûe, elle m'a parlé? Quand on vous demandera, qui elle est? Vous penserez sans doute qu'on vous demande de me définir. Vous raconterez alors tout ce que je vous ai dit, & tout ce que

vous avez vû. Vous direz, ſi vous voulez, c'eſt une femme ſurprenante, qui a plus d'éclat que toutes les femmes du monde, elle fait une deſcription vive de tout ce qu'elle débite ; ſes manieres & ſes ajuſtemens imitent le naturel, ſon air eſt brillant au delà de l'imagination: elle enſeigne aux autres à feindre le vrai, & à en tirer tous les avantages poſſibles ; il faut bien qu'elle prêche par ſon exemple. Si par hazard quelque Sçavant ſe preſentoit pour vous demander avec une mine auſtere, de me définir, ſelon les regles de l'art ; dites-lui qu'il n'a qu'à me venir voir, pour apprendre le ſecret de ſe mettre en réputation, & de bien vendre ſes Livres. Il ne vous en demandera pas davantage, & il vous remerciera de tout ſon cœur, pour lui avoir donné la plus heureuſe de toutes les connoiſſances. Vous

verrez que cet homme cruel & impitoyable pour ce qui regarde la définition des choſes, deviendra doux comme un mouton, docile comme un Ecolier de Sixiéme, maniable comme de la cire, & il ne vous quittera point que vous ne l'ayez mené à mon audiance. Que l'Heureuſe Ignorance, ma bonne mere, vous garde bien de croire qu'il faut aller chercher dans quelque Logique, pour apprendre comment il faut ſatisfaire les Sçavans. Il y a d'autres choſes plus précieuſes reſervées pour vous, mes chers enfans: il vous ſuffira de ſçavoir, que je fais du bien à tous les Etats, à tous les Sexes, & à tous les âges. Je donne aux Grands tous les dehors majeſtueux, je ſoûtiens le reſpect qui leur eſt dû, je les fais paroître bons, ſages, & heros, même quand ils ne le ſont pas. Cet air venerable, cet-

te pieté, cette religion, cette ſageſſe, cette profonde érudition, qui eſt gravée ſur le viſage & ſur les ajuſtemens des hypocrites, n'eſt-ce pas là un preſent dont ils me ſont redevables ? Les Magiſtrats corruptibles, & ignorans dans la ſcience des Loix, comment pourroient-ils s'établir une réputation de Juges integres & habiles, ſi je ne venois point à leur ſecours ? Voyez-vous un ſeul Sçavant qui ait une grande réputation, à laquelle je n'aye beaucoup contribué ? Qui eſt le Marchand qui n'ait trouvé du crédit, & qui ne ſe ſoit enrichi ſous mes auſpices ? Qui eſt-ce qui a appris aux Artiſans le manege & le jargon artificieux, dont ils tirent de ſi grands avantages, ſi ce n'eſt moi Charlatanerie qui vous parle ? Ne croyez pas, mes chers enfans, que je mépriſe les Payſans, le petit Peuple, & même les

Gueux. J'apprends, par exemple, aux premiers à décrier l'abondance d'une recolte, & de vendre le bled bien cherement: aux ſeconds, de ſe deffendre de l'oppreſſion des Grands & des riches, en leur inſpirant la crainte chimerique d'un ſoulevement ; & aux derniers, de s'attirer les ſecours des devots charitables, en ſe preſentant avec un air moribond, & en faiſant l'étalage de pluſieurs infirmitez qu'il n'ont pas, promettant des prieres qu'ils ne diront jamais, & par tant d'autres fourberies dont les ames charitables ſont les dupes. Mon ſexe, c'eſt-à-dire, les femmes jouiſſent encore plus abondamment de mes faveurs. Comment pourroient-elles établir l'empire de leur beauté, ſi je n'aveuglois point les hommes par les charmantes apparences que je leur prête ? Comment pourroient-el-

les faire tant de conquêtes, ſi je ne leur enſeignois l'art de perſuader en particulier à pluſieurs galans, qu'elles les aiment & les eſtiment chacun preferablement à tous les hommes de la terre ? Quand je vous aurai détaillé les moyens dont je me ſers, pour produire toutes les merveilles que je viens de vous repreſenter, vous me ſçaurez bon gré de vous avoir entretenu ſi long-temps. Mais craignant de vous impatienter, je m'arrête icy, & je vous demande en grace de me dire ce que vous penſez de moi. Je ne ſerai pas long-tems à le deviner. Ne penſez-vous pas que je ſois une Charlatane, ou plûtôt la Charlatanerie même ? Ne penſez-vous pas que je me vante de choſes qui ne ſont nullement réelles & effectives ? Ne croyez-vous pas que je ſois une vendeuſe d'Orvietan, une marchande de

Chimeres, qui ne connoît point le vrai & le réel ? Eh bien, soit, j'y consens. Je ne prétends pas vous tromper. Vous sçavez maintenant qui je suis, sans que je vous en instruise davantage. Il faut cependant vous informer, que l'idée que vous venez de concevoir de moi n'est pas moins digne de mon rang de Déesse, qu'il vous est avantageux de m'appartenir, vous que j'ai dessein d'entretenir aujourd'huy de mes éminentes qualitez. Ne vous y trompez pas, & soyez persuadez, que je n'ai rien avancé encore, qui doive vous faire regretter de m'avoir écouté. Mais afin que vous ne soyez point détournez trop long-tems des autres devoirs de mon culte, que vous remplissez toûjours avec beaucoup d'empressement, je ne vous entretiendrai aujourd'huy que d'un seul sujet, également

agréable & intereſſant, en vous démontrant, clair comme le jour, que ſans moi il n'eſt gueres poſſible de parvenir aux RICHESSES, aux HONNEURS, & aux PLAISIRS, & que tous ceux qui m'appelleront à leur ſecours, ne pourront pas manquer d'en avoir leur part.

Je commence par les Richeſſes auſquelles il y a long-tems que vous avez donné le nom magnifique de Panacée univerſelle contre tous les maux. Combien de fois ne vous ai-je pas oui dire, que celui qui eſt riche poſſede tout? Honneurs, dignitez, plaiſirs, capacité, merite, rien qui puiſſe être deſirable en quelque façon ne peut lui échaper. La vertu même de quelque eſpece qu'elle ſoit, ſe peut acquerir avec de l'argent.

Je me ſouviens, mes chers enfans, de vous avoir entendu te-

nir de pareils diſcours ; c'eſt pourquoi j'étois bien ſurpriſe, quand un jour je vous rencontrois aux pieds des Chaires de vos Prédicateurs, & dans les aſſemblées de vos Philoſophes, qui ſoûtenoient hardiment que les Richeſſes n'étoient qu'un bien imaginaire, & que tous les biens de la terre n'étoient que de la fumée. Vous pouſſiez là de grands ſoupirs ; quelques-uns d'entre vous fondoient en larmes, d'autres, par un mouvement de tête, marquoient leur aplaudiſſement. Au ſortir de l'aſſemblée, tout votre entretien ne rouloit que ſur la maniere démonſtrative & invincible avec laquelle le Prédicateur ou le Philoſophe avoit prouvé cette vérité charmante & éternelle, qu'un homme de bien & ſage doit mépriſer les Richeſſes. Moi toute étonnée de ce grand changement, vou-

plaisante histoire d'un femme desinteressée -

lant ſuivre la choſe jusqu'au bout, j'accompagnois le plus zelé juſques chez lui. On lui apprit d'abord, que ſa ſervante venoit de deſerter, & qu'elle emportoit quelque vaiſſelle d'argent. Mon homme, tranſporté de colere, courut à toutes jambes pour chercher cette Larroneſſe, aſſurant qu'il la vouloit faire pendre ſans miſericorde. Sa précipitation & ſa fureur lui attirerent une autre diſgrace, car il tomba en chemin faiſant, & ſe caſſa une jambe. Quand on l'eut porté chez lui, il ſe reſſouvint du Prédicateur, il déplora ſon aveuglement, il regretta la perte d'un bien réel en courant après une fumée. A peine fut-il gueri, qu'il ſe mit en chemin pour faire une affaire en Province, afin de regagner ce que la Servante lui avoit volé, & ce que le Chirurgien lui avoit couté. Il eut le malheur de tom-

ber entre les mains d'un parti ennemi, qui le dépouilla & le mena dans une priſon très-rude; là il recapitula encore une fois ſa Philoſophie; toutes ſes penſées ne roulerent que ſur le mépris des richeſſes, ſe diſant trente fois par jour, que la liberté & la ſanté étoient des biens ineſtimables, & que tout l'or & l'argent du monde n'étoient que de la pouſſiere. Heureuſement il s'eſt encore tiré de ce mauvais pas. Aujourd'hui il ne quitte pas la ruë Quinquempoix depuis le matin juſqu'au ſoir.

Que penſez-vous, Meſſieurs, preſentement? Continuez-vous de dire, que les Richeſſes ſont la vraie & la ſouveraine Panacée contre tous les maux? Ou tombez-vous d'accord qu'elles ne ſont que de la fumée, & qu'il faut les mépriſer? Vous balancez, je le vois, & vous

êtes embarrassez du parti qu'il faudra prendre. Vous sentez une envie démesurée d'être riches, & vous êtes touchez des appas dont les richesses sont revêtuës. Néanmoins vous vous appercevez que souvent celui qui est riche n'a rien, & que tout l'or & l'argent du monde ne lui peuvent procurer aucun bien réel, comme la santé & la liberté.

Pour vous faire voir combien je vous aime, & combien je cherche à vous soulager dans votre embarras, je m'en vais vous donner le dénouement de cette difficulté. C'est moi, mes chers enfans, qui l'ai fait naître, ce sera aussi moi qui la leverai.

Scachez donc que les Richesses ne sont pas un bien réel & solide : Qu'elles ne peuvent procurer aucun bien réel de quelque nature & de quelque espece qu'il soit: Que souvent un homme riche

& opulent eſt très-pauvre, & qu'il n'y a aucun bien vrai & réel qui ne vaille mieux que toutes les richeſſes de la terre enſemble. Repreſentez-vous un treſor immenſe entre les mains d'un avare, c'eſt un homme qui eſt tourmenté continuellement de la crainte de devenir pauvre. Il eſt bien fou, me direz-vous, de craindre. N'eſt-il pas aſſez riche pour vivre agréablement, s'il parvenoit même à l'âge de cent ans? Ne croyez pas cela. Il a raiſon d'avoir peur. Car moi Charlatanerie qui vous parle, moi Vendeuſe d'Orvietan, moi Marchande d'apparences d'idées & de chimeres, je lui repreſente continuellement une guerre funeſte, une famine, une peſte qui pourroient arriver tôt ou tard, où il faudra ſe ſauver au prix de l'argent: je lui repreſente des enfans à marier, &

à établir : je lui repreſente un fils en voyage, qui pourroit tomber entre les mains des Pirates, dont il faudra le racheter moyennant une groſſe ſomme : je lui repreſente une maiſon qui peut être brûlée, & qu'il faudra rebâtir, une terre qui peut être détruite par la grêle, qu'il faudra rétablir : enfin je lui repreſente tant d'emplois prochains de ſon magot, qu'il n'en reſte point pour le preſent. En attendant, ce pauvre Riche n'oſe pas toucher à ſon treſor, il ſouffre patiemment la faim, la ſoif, le froid & le chaud, pour éviter dans un autre tems les maux qu'il s'impoſe lui-même dès à preſent. Si je n'avois pas quelquefois pitié de lui, & ſi je ne changeois pas, pour le ſoulager, les apparences prochaines en apparences très-éloignées, il periroit au milieu de ſes richeſſes. Oſez-vous encore

soûtenir, Messieurs, que les richesses sont un bien réel & veritable, si elles ne peuvent pas seulement guerir d'une peur chimerique? Et s'il faut absolument que je vienne au secours, pour qu'on en puisse jouir? Vous me direz peut-être, que tous les riches ne sont pas aussi avares, & aussi fous que celui que je viens de vous dépeindre; mais je vous réponds, que ceux que vous appellez riches, sont tous avares plus ou moins, suivant qu'il me plaît de diriger leurs pensées. Car ceux qui ne sont point avares du tout, ne deviennent jamais riches, ou s'ils le deviennent, ils ne le sont pas long-tems. J'ai attaché deux choses aux richesses; c'est de vouloir les dissiper promptement, ou de vouloir les garder très-long-tems, en les augmentant toûjours. Dans l'un comme dans l'autre cas je suis du jeu, & rien ne se fait sans ma participation.

Figurez-vous un jeune homme qui vient de recueillir une riche ſucceſſion. Vous dites : voilà un homme très-heureux, il eſt de Condition, il eſt bien fait, il a beaucoup d'eſprit, il ſe fait aimer de tout le monde, il eſt brave : le voilà au comble de ſon bonheur, après avoir eu ce grand heritage, qui lui donne les moyens de faire valoir ſes grands talents. Je vais vous faire voir comment je m'y prends, pour empêcher que cet homme ne puiſſe jouir de ſon treſor qu'à ma fantaiſie. Je lui remplis d'abord l'eſprit d'une quantité d'idées vaines & évaporées : je lui repreſente mille emplois de ſon argent pour acquerir de l'honneur & de la reputation : je lui fais acheter une grande Charge de guerre, qu'il n'eſt pas capable de remplir. Il va à l'armée avec un train & un équipage magnifique. Il tient table ouverte ; il ſe

met à la tête d'une troupe ; & ne ſçachant point le métier de la guerre, il fait une manœuvre qui procure la victoire aux ennemis. Il eſt bleſſé & eſtropié : tout ſon équipage eſt pris; enfin il revient ſans une maille, tout criblé de bleſſures, & couvert de honte & de confuſion, bienheureux encore qu'on ne lui faſſe pas ſon procès, & que ſa tête reſte ſur ſes épaules. Ces évenemens vous font changer de langage. Vous commencez par dire, que le malheur de ce galant homme vient de ce qu'il a eu la riche ſucceſſion, car ſans cela, dites-vous, il ne ſe ſeroit pas mis dans un poſte qui fut au-deſſus de ſes forces ; il auroit avancé par des grades proportionnez, il ſeroit devenu l'homme le plus accompli qu'on eut jamais vû. Vous décidez d'abord, ſans comprendre de combien de manieres je l'aurois pû traverſer.

Imaginez-vous ſeulement que ce n'eſt pas l'argent qui l'a rendu malheureux, ni qui a dû faire ſa fortune ; ſçachez que les richeſſes ont tantôt l'apparence d'un mal, tantôt l'apparence d'un bien, ſelon qu'il me plaît de diſpoſer les choſes.

Mais où tout ce diſcours me menera-t-il ? Faut-il que je vous démontre encore plus amplement, que les Richeſſes ne ſont pas un bien réel, & n'en peuvent procurer aucun par elles-mêmes ? La ſanté, & la liberté, ces biens ſi eſtimables, peuvent-ils être aſſurez ou récuperez avec de l'argent ? Vous dites que ouy : car au moyen de l'argent, on a un bon Medecin : au moyen de l'argent on ſe ſauve de la plus dure captivité. Si je vous répondois que ce bon Medecin, qui doit vous guerir, n'eſt qu'un Charlatan que je vous ai envoyé,

pour lui donner votre bien, & qu'il a grand intereſt, ou de vous laiſſer mourir, ou de vous voir toûjours malades; ſi je vous diſois encore, que les pauvres ſont rarement malades, & les riches preſque toûjours, qu'en penſeriez-vous? Où eſt le riche qui ſe puiſſe ſauver de ma captivité, lorſque je tiens ſon eſprit enchaîné par des idées chimeriques? Pour ce qui regarde la captivité du corps, un pauvre s'en ſauve plus vîte qu'un riche. Il y a un nombre de Charlatans parmi les Juges & parmi les gens de guerre, qui ne ſe ſoucient gueres de prendre des gueux, mais qui ſont charmez de tenir les riches priſonniers auſſi long-têms qu'il eſt poſſible. Il n'eſt donc pas raiſonnable de vouloir devenir riche, afin de pouvoir ſe délivrer d'une priſon que la richeſſe peut vous attirer. On eſt donc bien plus aſſuré de ſa liber-

té quand on reste pauvre. Vous me direz peut-être, que moyennant de l'argent, on se tire souvent d'un très-mauvais pas, quand, par exemple, on est accusé de quelque crime. Mais n'est-il pas plus aisé de ne point commettre de crimes, ou d'en éviter les apparences, que de faire tant de démarches pénibles dans l'acquisition des richesses. D'ailleurs, il est bon que vous sçachiez, que les riches sont entourrés d'un nombre de gens de ma façon. Les uns s'appellent ennemis ou envieux, les autres s'appellent Juges, Magistrats, Avocats, Procureurs, & Notaires. Ces gens-là ne cherchent qu'à prendre le bien du Riche, ou du moins à le faire devenir pauvre. Je leur ai appris le secret de faire tomber quelque soupçon de crime sur le Riche, s'il n'est pas possible de le rendre

criminel. Ce n'eſt donc pas la peine de devenir riche, pour s'attirer des pourſuites, & pour ſauver ſa vie en abandonnant ſon bien.

Je crois pourtant, Meſſieurs, qu'il ſera inutile de vous prêcher plus long-tems ſur la vanité des richeſſes. Vous m'applaudiſſez en apparence comme vous applaudiſſiez l'autre jour vos Prédicateurs & vos Philoſophes. Quand je penetre dans le fond de votre cœur, je m'apperçois fort bien que vous n'êtes pas encore diſpoſez à mépriſer les richeſſes, & à les mettre au rang qui leur convient, ainſi je prévois bien que ma morale, toute ſenſée, & toute raiſonnable qu'elle puiſſe paroître, fera enfin baailler les uns, & dormir les autres. Venons donc au fait, & au point principal que je me ſuis propoſée de vous expliquer, car c'eſt ce qui vous a ren-

du ſi attentifs quand j'ai commencé à parler des richeſſes. Vous mourez d'envie de ſçavoir ſi j'ai raiſon de me vanter, que je ſuis la ſeule Déeſſe qui poſſede, & qui fait diſtribuer cette Medecine univerſelle qui guerit les maux dont vous avez la tête remplie : Si c'eſt moi ſeule qui vend le veritable Orvietan, le précieux *Aurum potabile*, la Medecine de toutes les Medecines. En un mot, vous voulez ſçavoir ſi c'eſt moi qui fait naître, & qui communique, à qui bon me ſemble, toutes ſortes de richeſſes ? Ne vous imaginez point, qu'en bonne Charlatane, je cherche à vous en impoſer. Foi de Charlatane, je ne vous dirai que la verité toute ſimple & toute pure.

Vous venez d'entendre que les richeſſes ne ſont un bien qu'en apparence ; je vous ai appris, qu'il n'y a que moi

qui puiſſe faire qu'une choſe paroiſſe telle ou telle, ſans l'être réellement, & qu'il n'y a que la Charlatanerie qui puiſſe débiter des drogues de cette nature. Convenez donc auſſi qu'il n'y a que moi qui puiſſe donner aux richeſſes cette apparence de biens, & qui puiſſe les revêtir de ces charmes, qui ſont cauſe que vous deſirez, & que vous cherchez avec une ardeur extrême à devenir riches. Il ſeroit inutile de vous entretenir ſur les differentes eſpece de richeſſes que j'ai établies depuis le commencement du monde c'eſt-à-dire, depuis que j'ai appris aux hommes de ſortir de cette miſerable communion des biens, de cet état fade & languiſſant, où il n'y avoit ni richeſſe ni pauvreté, mais une repartition égale de toutes les choſes qui regardent la conſervation de la vie, où il n'y avoit ni faſte, ni magnificen-

ce, ni luxe, ni débauche, ni diſſipation, mais où chacun vivoit dans un contentement indolent, portant à la maſſe commune tout ce qu'il trouvoit propre pour la nourriture la plus ſimple, & pour les vêtemens les plus unis, afin d'être reparti enſuite parmi tous les membres de la Societé. On n'y étoit point tourmenté du deſir des richeſſes; on cultivoit la terre enſemble, & on conſumoit enſemble ce qu'elle avoit produit; les uns alloient dans les bois pour tuer du gibier, les autres s'amuſoient à prendre du poiſſon dans la Riviere ou dans la Mer; d'autres cherchoient des racines & des légumes dans les champs. Quoiqu'on revînt quelquefois à l'habitation les mains vuides, il n'y avoit point de mal, on n'alloit pas coucher ſans manger, il y avoit toû-

jours quelque petite provision au logis. Il n'y avoit pas là aucun sujet de procès, & encore moins d'avoir des Juges, des Avocats, des Procureurs & des Notaires, ou d'autres gens qui mangent le bien d'autruy. Les Medecins n'y étoient pas connus non plus. La maniere de vivre de ces tems-là ne causoit aucune maladie, au contraire elle préservoit les corps de la plûpart des accidens qui les ruinent aujourd'huy: en un mot, il n'y avoit qu'une seule profession, un seul Etat, une seule Condition, qui étoit d'être homme ou femme. Moi qui ai toûjours aimé & consideré les hommes, je ne pouvois supporter plus long-tems cette fade simplicité, surtout quand je commençois à m'appercevoir, que ceux qui avoient apporté quelque chose à la masse commune, murmuroient en voyant que ceux

qui étoient revenus tout affamez, ſans rien apporter, mangeoient deux ou trois portions; & je voyois bien que ſans établir un certain ordre, tout iroit bien-tôt ſans deſſus-deſſous. Je voulois donc mettre les hommes dans une ſituation plus reglée, & en même tems plus picquante & plus agréable. Pour cet effet, je leur repreſentois l'idée de la ſéparation & de la proprieté du côté le plus beau. Je les faiſois regarder leur prétendue Communauté du côté le plus laid. Je faiſois entrevoir aux plus induſtrieux, que dans cette affreuſe ſituation, eux & leurs enfans ne profiteroient jamais des fruits de leur induſtrie; je leur faiſois ſentir, que les plus pareſſeux, ayant part à leurs productions, les empêcheroient toûjours de s'enrichir, & qu'au

contraire, en ſe ſéparant, ils auroient bien-tôt les biens des fainéans, qui ſeroient obligez à la fin de ſe ſoûmettre à leur diſcretion, & de devenir leurs eſclaves : vrai moyen de ſe mettre à ſon aiſe, & de vivre des travaux de ces forçats. Je repreſentois aux pareſſeux, qu'en recevant une portion de l'heritage commun, ils pourroient en jouir plus commodement, ſans s'embarraſſer du tems à venir, & ſans ſe fatiguer de travaux, pour porter à la Communauté des proviſions dont les plus gourmans auroient toûjours la meilleure portion. Qu'il étoit inutile de ſonger aux choſes qui pourroient arriver dans un autre tems, puiſque les hommes n'étoient point les maîtres de ces évenemens, & qu'en tout cas l'occaſion apprendroit ce qu'il y auroit à faire; au lieu que dans l'état où ils ſe trou-

voient, ils ſeroient continuellement ſujets à des reproches quand ils voudroient prendre leur repos & leurs commoditez, &ne pas faire comme tout le monde. Je n'avois pas de peine à faire comprendre aux ambitieux & aux hardis la baſſeſſe de leur condition. Comment, leur diſois-je, n'être point le maître chez ſoi, n'avoir perſonne à commander, être mis en égalité avec un ſot, avec un lâche, avec un miſerable? Cela ne ſe peut pas ſouffrir plus long-tems. Vous qui meritez de gouverner les autres, vous êtes gouvernez par la ſotte raiſon, que ceux qui vous gouvernent ont la barbe plus longue & plus griſe que vous ? Or tant que vous reſterez dans cette pitoyable communauté, vous ſerez maîtriſez par gens qui meritent d'être vos valets. Sortez-en, je vous le conſeille, vous leur fe-

rez voir enſuite ce que vous êtes capables de faire, vous les soûmettrez à vos volontez, de gré ou de force; partout où votre bras ſe pourra étendre, les richeſſes des autres ſeront à votre diſpoſition. Vous ſerez gens de la premiere Condition, & les autres ne ſeront que de la canaille. Quand j'eus ainſi diſpoſé mes gens, chacun commença à faire paroître ſon mécontentement; les uns vouloient qu'on changeat la maniere de ſe gouverner, & que l'âge ne décidât plus du merite. Les autres demandoient, qu'on gardât une plus exacte proportion dans les travaux, & qu'on établît pour regle, que celui qui auroit moins travaillé mangeroit moins, & ſe vêtiroit plus modeſtement. D'autres diſoient, que le repos & les commoditez qu'ils avoient n'étoient pas ſuffiſantes,

eu égard à la conſtitution de leur corps, que peu de travail fait avec eſprit valloit ſouvent mieux qu'un grand travail de bête, ſans quoi, diſoient ils, les travaux des Chevaux & des Bœufs ſeroient bien au-deſſus de ceux des hommes. A meſure que chacun s'efforçoit de faire valoir ſes raiſons, la converſation s'échauffa & il ſe leva un ſi grand bruit, que les uns ne comprenoient plus ce que les autres diſoient. Vous auriez crû voir la confuſion de Babel. J'avois pourtant beſoin de toute mon adreſſe, pour calmer le feu des plus emportez, afin qu'ils n'allaſſent pas ſe jetter ſur les plus foibles pour les égorger, ce qui auroit détruit tous mes beaux projets. Il m'en coûta beaucoup, pour faire remettre la déliberation au lendemain, & pour donner à chacun le tems de la reflexion; car toute

Déesse que je suis, je ne prévoyois pas tout, & à de nouveaux inconveniens il falloit de nouveaux remedes. J'allois donc m'adresser aux plus violens & aux plus avares, faisant comprendre aux uns, qu'il ne falloit pas mettre les choses au hazard d'une victoire incertaine; & aux autres, que de trouver la juste proportion dans la repartition des biens, ce seroit une affaire de trop longue halaine. Il seroit donc à propos, disois-je, de proposer à l'Assemblée une repartition égale de tous les biens, & par consequent une suppression de la communauté: cela étant fait, je leur répondrois du reste. Ils avalerent cette idée comme une pilule dorée: ils en firent la proposition à l'assemblée. D'abord les paresseux, les commodes, & les poltrons entroient dans ces sentimens, souhaitant de se débarasser à si bon marché de gens qui leur paroissoient formidables,

& malgré la reſiſtance qu'y firent les vieillards & tous ceux qui n'étoient pas en état de travailler, la ſeparation fut reſolue, & executée ſur le champ.

Après ce coup de mon adreſſe, je ne fus pas longtemps à voir des riches, des pauvres, & même des mandians. Chacun commençant à vivre à ſa façon, & ſans égard pour les autres, les biens des pareſſeux étoient bientôt diſſipés, les vieillards & les infirmes manquoient de tout; les avares s'emparoient des portions des premiers, les ambitieux commençoient à ſaccager & à piller, de ſorte qu'à la fin les plus induſtrieux devenoient auſſi gueux que les plus imbecilles. Dans cette déſolation du genre humain, il falloit un nouveau remede. Ce fut l'établiſſement des Républiques, au moyen deſquelles le plus foible

ne devoit plus être la proye du plus fort. On forma d'abord une loi generale, portant défenſe de s'enrichir aux dépens d'autrui, & qu'il n'y auroit qu'un ſeul titre d'aquiſition qui ſeroit réputé legitime. Ou appella ce titre Commerce, c'eſt-à-dire, pour acquerir quelque choſe dont un autre étoit poſſeſſeur, il falloit donner, ou faire ce qu'il demandoit en échange. On établit des prix & des évaluations, dont ceux qui commerçoient convenoient enſemble, ou ſuivant le caprice, ou ſuivant la neceſſité d'avoir une choſe, ou de s'en défaire; l'induſtrie & les travaux recevoient par la même raiſon une valeur qui varioit ſuivant qu'ils paroiſſoient plus ou moins neceſſaires, plus ou moins importans.

Vous pouvez vous imaginer, Meſſieurs, que c'étoit là

un beau champs pour étaler & pour debiter mes drogues, je veux dire, pour donner des apparences de valeur, quand je jugeois à propos d'enrichir les uns & d'apauvrir les autres. Je conduisois si bien ma barque, que quand je voulois, les choses les plus viles prenoient une valeur exorbitante, & les plus estimables ne valoient rien du tout. J'établissois d'abord pour maxime generale, qu'une chose devenoit précieuse par la Rareté. Quoiqu'il n'y eut ni rime ni raison dans cette valeur de rareté, elle fut si bien goûtée, qu'elle dure encore aujourd'hui, & décide presque de tout le commerce du genre humain. Oh la bonne drogue que cette Rareté! J'en ai tant debité, que je crois qu'il sera bientôt temps d'inventer quelqu'autre maxime équipolente, afin qu'on ne retombe pas dans le sens commun. Le Prover-

be

be : *qu'une chose vaut autant qu'un riche sot en donne*, eſt devenu trop commun ; le changement me paroît neceſſaire. Par un petit coup d'eſſai que je viens de faire, on a vû, qu'un petit morceau de papier, qui eſt la choſe la plus commune & la plus vile, peut valoir autant de milliers d'écus que je veux qu'il vaille.

Voyons ſi après ce détail, vous pouvez croire encore que je ſois une Gaſconne, une Normande, une Fanfaronne, en un mot une Charlatane qui ſe vante témérairement d'avoir la Medecine univerſelle, & de poſſeder ſeule l'incomparable Panacée, qui produit & diſtribue les richeſſes ? Car je ne ſçais pas s'il y a moyen de vous en convaincre davantage. Je m'apperçois pourtant, que vous commencez à vouloir me rendre juſtice. Pour vous conſerver dans cette bonne diſpoſition, il faut que

j'ajoûte encore un mot à ce que je viens de dire ſur les richeſſes. Ce ne ſera dans le fond qu'une repetition ; mais peut-on dire trop ſouvent des choſes excellentes ? C'eſt moi, Meſſieurs, qui ai ſupprimé autrefois la communauté des biens, en lui ſubſtituant la Proprieté : c'eſt moi qui ai fait paroître l'idée de la richeſſe, ſuivie de l'idée du Commerce : c'eſt moi enfin qui ſuis cauſe que l'idée de la Rareté s'eſt emparée du Commerce avec toutes les chimeres, que les apparences de neceſſité, d'utilité & d'importance produiſirent dans l'eſprit des hommes. Ainſi vous ſçavez que toutes ces drogues viennent de ma boutique, & qu'il n'y a que moi qui les puiſſe préparer & diſtribuer. Convenez donc qu'il faut être bien aimé & bien favoriſé de ma Divinité pour devenir riche ; ſoyez perſuadez, que ceux

que je hais, ne deviennent jamais riches, ou s'ils le ſont, j'empoiſonne tellement la drogue de la valeur & de la jouiſſance, qu'ils deviennent plus pauvres que les derniers des miſerables. C'eſt ce que vous avez pû comprendre par les exemples que je vous ai donnez. N'eſt-il pas vrai, mes enfans, que c'eſt la même choſe, n'être pas riche, ou n'avoir point la jouiſſance libre de ſes richeſſes. Ayez donc recours à moi, implorez mon ſecours, gagnez mon amitié, rendez-vous dignes de mes faveurs, vous qui deſirez ſi paſſionément de vous enrichir & de vous procurer tous les avantages que la jouiſſance des richeſſes vous fait paroître. Mais ne négligez point, je vous en avertis, le moindre de mes preceptes. Obſervez bien mes loix, ſuivez la route que je vous enſeigne, ne vous écartez pas du bon chemin.

Reflechissez avec attention sur ce que j'ai fait pour ma fille aînée & bien aimée Madame la Medecine. Il y a long-tems qu'on vous a rebattu les oreilles avec le *Dat Galenus Opes*. Vous devez sçavoir par une infinité d'exemples, que ce proverbe n'est que trop veritable, sans quoi ma pauvre fille ne se seroit point attiré votre envie, votre jalousie, votre haine, & votre mépris. Vous crûtes, qu elle seule possedoit le moyen de s'enrichir par des chimeres & par des apparences, sans vous apercevoir, que j'avois mis les mêmes moyens entre vos mains. Le nom glorieux d'un Charlatan & d'une Charlatane devint parmi vous un terme injurieux, sans comprendre que l'injure, que vous faisiez à ma famille, retomboit sur vous-mêmes. Dites-moi, de bonne foi, si vous voulez nous faire réparation d'honneur, ou si vous voulez

vous resoudre de ne devenir jamais riches. Je vois bien que vous aimeriez mieux passer pour Charlatans, que de faire une pénitence aussi dure; ainsi je vous pardonne, & je vous accorde pour jamais ma maternelle affection. Il faut pourtant que je vous raconte, comment je me suis prise avec ma chere fille la Medecine, pour la rendre heureuse, & pour lui faire vendre bien cher des drogues qui ne valloient rien du tout, & dont toute la vertu n'étoit qu'imaginaire. Je m'en vais vous le dire en deux mots, car je suis resolue de vous ouvrir entierement mon cœur. Je faisois naître une infinité de maladies chimeriques, que les drogues chimeriques chassoient en perfection. Je representois des maladies prochaines, qui n'arrivoient jamais, & qui ne pouvoient jamais arriver. Je montrois une apparence de guerison,

quand il n'y avoit aucun remede. Je faisoiscraindre la mort quand il n'y avoit aucun danger, aucune necessité de prendre des remedes; après quoi je faisois croire, que c'étoient les remedes qui avoient sauvé la vie. Les malades, & les Medecins publioient & établissoient également la réputation du remede. Je faisois paroître grands les petits maux, j'établissois une foule de malades imaginaires, qui depuis le matin jusqu'au soir avaloient des drogues comme du miel. J'inventois une infinité de plaisirs chimeriques, qui produisoient des maladies très-longues, & pour la plûpart incurables. Je montrois aux Medecins les moyens de nourrir ces chimeres,& d'en produire encore de nouvelles. Je leur donnois pour guides mes sœurs, l'Effronterie & l'Admiration, avec le don de dire des choses mer-

veilleuſes , & ſurprenantes. Ma mere l'Heureuſe Ignorance venoit au ſecours, faiſant enſorte que tout fut reçû pour argent comptant. Je vous demande, Meſſieurs, ſi par le petit échantillon que je viens de vous montrer, vous n'entrevoyez pas de l'étoffe pour enrichir tous les Medecins, s'il y en avoit encore deux fois autant qu'il y en a. Ainſi j'ai fait plus qu'il ne faut pour les enrichir; car une ſeule choſe ſuffiſoit; c'étoit de remplir l'eſprit d'un grand nombre de Riches de pluſieurs maladies, & de la crainte d'en mourrir. Il étoit inutile que celui qui porte le nom de Medecin ſçût le plus petit de mes ſecrets; car quand je veux favoriſer encore plus particulierement les Medecins, quand je prends la peine de leur faire naître une haute réputation, & de les revêtir d'expe-

rience & d'érudition, c'eſt encore toute autre choſe,&leurs affaires vont grand train.

C'eſt à vous preſentement, ma chere fille Madame la Medecine, que j'adreſſe ma parole ; c'eſt à vous, ma chere enfant, que je vais donner un avertiſſement très-ſalutaire & très-important, car je voudrois bien vous préſerver de toutes les ſuites de ma diſgrace. Gardez-vous bien de me devenir infidele & déſobeïſſante. Gardez-vous bien de prêter l'oreille à de certains eſprits turbulents,qui ſe trouvent parmi vos petits enfans, & qui ſe donnent tous les mouvemens imaginables, pour vous faire accroire, que vous pouvez ſubſiſter ſans moi, & que vous n'avez plus beſoin d'avoir des égards pour votre mere. Gardez-vous-en bien, ma chere fille,je vous le dis encore un coup : car ſi une fois vous vous

rendez digne de ma diſgrace & de ma colere, je ſuis reſolue de détruire toutes les maladies chimeriques, & d'abolir en même-tems toutes les drogues qui les guériſſent. Vous direz peut-être, que vous ne vous en ſouciez point, pourvû que je vous laiſſe les maladies veritables & les drogues utiles. Gardez-vous bien, mon enfant, de donner dans ces ſentimens ſéducteurs, car vous ne ſavez peut-être pas encore ce que je ſuis capable de faire. Je détruirai alors toutes les maladies, & toutes les drogues veritables, en les rendant chimeriques. Je ferai enſorte qu'on croira, que toutes les maladies gueriſſables ne le ſont que par la ſeule force de la nature & du temperament, & que pour les mortelles, il eſt inutile d'y apporter aucun remede. Je détruirai la peur de la mort, je

guerirai tous les malades imaginaires de leur folie, je ſupprimerai la réputation de tous les remedes, & je ferai enſorte que l'eau de riviere ſera réputée le ſeul & l'unique remede contre tous les maux. J'abolirai tous les plaiſirs chimeriques & pernicieux, & je mettrai à leur place ceux qui contribuent à la conſervation de la ſanté. Vos petits maîtres les nouveaux Medecins, qui commencent à ſe donner des airs en ſoûtenant que leur ſcience eſt des plus certaines & des plus démonſtratives, ne ſeront crus de perſonne, & je les accommoderai ſi bien, qu'ils ſeront aſſez heureux de trouver quelque place à l'Hôpital, ou du moins que de petits Seigneurs, qu'ils ſont aujourd'uy, ils redeviendront eſclaves comme chez les anciens Romains. Quand tout cela ſera arrivé, adieu Madame la Medecine,

adieu ma chere fille, je ne vous connoîtrai plus, vous irez à la friperie, & quand tout ſera mangé, vous ſçavez bien le chemin qu'il faudra prendre. Je vous exhorte donc pour la derniere fois, n'oubliez jamais la leçon que je vous donne aujourd'huy & qui n'eſt que l'effet de la plus pure affection maternelle.

Pardonnez, Meſſieurs, cette digreſſion à la tendreſſe d'une mere, qui s'eſt laiſſée entraîner par l'excès de ſon amour juſques dans les petites affaires de ſon ménage. Je reprends le fil de mon diſcours, afin de ne point abuſer de votre patience; car il me ſemble déja que j'entends quelques-uns d'entre vous s'écrier: la peſte ſoit de cette Medecine & de cette fille aînée! nous n'avons que faire de toutes ces affaires domeſtiques, nous ne voulons & nous ne pouvons être Me-

decins. Si tout le monde étois Medecin, où trouveroit-on des malades? Où seroient les dupes, qui donneroient leur argent pour des choses, que les uns connoîtroient aussi-bien que les autres? D'ailleurs nous nous trouvons déja dans un état, dans une profession, que nous ne sçaurions quitter: nous sommes Princes, Comtes, Gentilshommes, gens de guerre, gens de Robbe, d'Eglise, enfans de famille, Financiers, Bourgeois, Marchands, Artisans, Laboureurs, femmes, veuves, filles à marier, orphelines, &c. Il faut que chacun dans son état puisse trouver les moyens de s'enrichir; sans quoi nous vous dirons encore une fois, que toute Déesse que vous êtes, vous êtes la plus grande Fanfaronne, que nous ayons jamais vûe.

Je m'en vais, mes amis, vous satisfaire à l'instant. Car quoique

nous autres femmes soyons accoûtumées de glisser dans tous nos discours quelques traits de notre histoire domestique, celui que je me suis échapée de vous donner, servira à vous convaincre davantage de ma puissance & de mon amour pour tout le monde. Vous m'appartenez aussi-bien que ma fille aînée Madame la Medecine : pouvez-vous donc croire, que je vous aye oubliez dans la distribution de mes faveurs ? Je vous ai dit tantôt, que je tiens la même route, & que je me sers des mêmes moyens, enfin que je suis les mêmes principes, à l'égard de tous états & conditions, quand je veux enrichir quelqu'un. Ma fille aînée n'a d'autre prérogative que celle de la primogeniture, que je ne sçaurois lui ôter. Mais que penseriez-vous, si je vous disois, qu'il ne tient qu'à

moi, de vous rendre tout d'un coup, & ſans autre forme de procès, riches, & heureux? Vous voilà guais, vous voilà déridez & déſourcillez, vous avancez à grands pas vers ma chaire, vous vous preſſez juſqu'à vous entr'étouffer, pour ne point laiſſer échapper une ſeule ſyllabe de la bonne nouvelle que je m'en vais vous annoncer. Ecoutez donc avec attention, gardez un profond ſilence, afin que chacun d'entre vous puiſſe profiter de mon diſcours. Quand je vous ferai preſent d'une des plus excellentes de mes drogues, qui s'appelle l'*Idée de la Richeſſe*, laquelle étant priſe ſouvent & à propos fera que vous ſerez contents chacun de ſon ſort, & que vous ne manquerez de rien, ne diriez-vous pas que je vous ai rendus riches & heureux? Vous changez d'humeur, vous vous

éloignez, la plûpart d'entre vous ſe mettent en devoir de s'en aller, d'autres commencent à ſe mocquer de moi. Qu'avez-vous, mes chers enfans ? Quel eſt le ſujet de votre mécontentement ? Ne dites-vous pas, que je veux vous rendre ratiers tous enſemble ? Ne vous ſemble-t-il pas que je veux vous préparer pour les petites Maiſons ? Ne penſez-vous pas que ma drogue eſt un poiſon des plus dangereux, au lieu d'être ſalutaire ? Je vous ſuplie, mes chers amis, n'allez pas ſi vîte en beſogne, ne ſoyez pas ſi prompts. Je vous repete encore une fois, ma drogue eſt le ſeul ſpecifique, il eſt unique, il n'y en a point d'autre. N'allez pas dire, qu'un homme, qui s'imagine d'être riche, qui s'en réjouit, qui ſe croit heureux, & vit content, eſt d'abord un inſenſé. Il ne vous convient pas d'inſulter ainſi un Con-

frere, qui eſt du moins auſſi ſage que vous. La richeſſe & le contentement ne ſont que dans l'eſprit : vous ne les mettrez peut-être pas dans les jambes, ou tout-à-fait hors de l'homme. Or ſi ma drogue eſt bonne, comme elle l'eſt, elle doit operer ſur l'eſprit, & non pas ſur les jambes, ou ſur quelqu'autre choſe, comme, par exemple, ſur les maiſons, ſur les Terres, ou ſur les Coffres forts. Il eſt vrai, que je vous ai déja vendu une drogue, je veux dire, une idée qui vous fait dire chacun à ſa façon & ſuivant ſon état : *pour être riche il faut un tel & tel bien.* Vous le meſurez & calculez très exactement. Les plus moderez d'entre vous cherchent à pouvoir vivre comme leurs camarades qui ſont de la même condition. Quand je change la maniere de vivre de ces derniers, & quand je la rends égale à la leur, ils

commencent à ſe croire aſſez riches, ils ſont contents, ſans avoir plus de bien qu'ils n'en avoient auparavant. C'eſt mon incomparable drogue, c'eſt mon ſpecifique qui a produit cet effet, c'eſt l'idée de la richeſſe dont je leur ai fait preſent, qui les rend tout d'un coup riches & contens. Avant que de prendre de mon merveilleux ſpecifique, on n'eſt jamais riche, quelque bien qu'on puiſſe avoir. C'eſt encore un coup, lui ſeul, remarquez-le bien, mes amis, c'eſt lui ſeul qui poſſede cette vertu divine, & qui produit cet effet miraculeux. Je défie les plus ſçavans & les plus ſages de m'en montrer un autre. Repreſentez-vous l'homme le plus riche que vous puiſſiez connoître, je veux dire, un homme qui n'a pour toute richeſſe que quelques millions en argent comptant, & quelques autres en ren-

tes, que quelques belles terres, que deux ou trois maiſons magnifiques, & qui n'a pas encore pris de ma drogue. Regardez-le avec attention, remarquez combien il eſt pauvre, combien il eſt miſerable, combien il ſe plaint, combien il eſt tourmenté jour & nuit De quoi? du ſoin d'être riche, & de la crainte de devenir pauvre. Que je lui donne ſeulement un demi grain de mon remede, il abondera en richeſſes, il ſera heureux, il ſera content ſur le champ. Repreſentez-vous en échange quelqu'un des plus pauvres d'entre vous, & ſelon vous, à qui j'ai fait preſent d'une bonne doſe de ma divine Panacée. Ne voyez-vous pas comme il rit, comme il chante, comme il eſt de bonne humeur? Tous les biens des autres lui appartiennent, il en prend ce qu'il lui faut, par conſequent il ne manque de rien. Il va ſe prome-

ner & se réjouir dans les Parcs & dans les Jardins de ceux qui les ont fait faire avec des soins & avec des dépenses incroyables. Pour qui ? Ce n'est certainement pas pour eux, parce qu'ils n'y mettent presque jamais le pied, mais c'est pour lui & pour ses camarades. Il a encore le plaisir de jouir de ces délices, sans qu'il lui en coûte le moindre soin, la moindre dépense. Il n'est chez lui que la nuit, quand on est pour ainsi dire mort, & quand on n'a plus besoin de rien. Depuis le matin jusqu'au soir les Palais les plus magnifiques sont ses Auberges, & il change tous les jours de logement. Il est partout bien reçû, à cause de son humeur enjouée. Les tables les plus délicieuses lui sont ouvertes ; on l'attend avec impatience : on s'informe des mets qui lui font le plus de plaisir, on l'en regale gracieusement. C'est le maître du

Logis, qui eſt chargé du ſoin & de la dépenſe ; lui au contraire en a la quinteſſence toute pure. Il s'approprie la plûpart des treſors dont les poſſeſſeurs ne tirent d'autre fruit que celui de la vûe, & en ce ſens, il eſt plus riche qu'eux, parce qu'il voit les treſors d'une infinité d'autres. C'eſt un embarras pour lui d'aller en Caroſſe, quoique les Caroſſes de ſes amis ſoyent à ſon ſervice. Vous pouvez vous imaginer le reſte de ſa vie, toute charmante, toute agréable, éloignée de tout tourment, de toute mélancolie. Enfin, que voulez-vous davantage, pour que cêt homme ſoit riche? Car il me ſera plus aiſé de le rendre pauvre, que de le rendre encore plus riche. Je n'aurois qu'à lui faire avaler une très-petite doſe d'une drogue qui s'appelle l'Idée de la pauvreté, il deviendroit auſſi gueux que la plû-

part de vos Riches. Mais pour le rendre plus riche, il faudroit lui donner toute ma Panacée, c'eſt ce que je ne puis pas faire, étant obligée d'en reſerver une portion pour vous autres. Ne vous imaginez pas, que c'eſt la proprieté ou la poſſeſſion d'un certain bien qu'il faudroit à cet homme, pour qu'il ſoit veritablement riche. Car je vous ai démontré invinciblement, que cette proprieté & cette poſſeſſion ne rendent jamais un homme parfaitement riche. Il faut dans l'un & dans l'autre de ces cas prendre de ma Panacée, ſans quoi nulle richeſſe, nul contentement. D'ailleurs, cette proprieté, & cette poſſeſſion ſont de très-petites drogues dont je fais preſent aux prétendus Riches, leur ayant refuſé mon excellent ſpecifique. Ces deux chimeres les amuſent & les divertiſſent, ſans qu'ils oſent tou-

cher à leurs tresors, pendant que d'autres en ont toute la jouissance & tous les agrémens. C'est uniquement par pitié que je leur laisse ces chimeres, qui ne servent que de cure palliative, jusqu'à ce qu'ils passent dans l'autre monde : car la plûpart de ces gens, après avoir acquis un certain bien, commencent à s'en orgueillir contre moi, & s'imaginent, qu'ils peuvent se passer de mon secours : c'est pourquoi je les traiterois bien autrement, si je n'étois pas la meilleure de toutes les femmes. Cependant il y en a parmi vous qui auront de la peine à avaler ma Panacée, & qui ne pourront s'empêcher de la rendre promptement. Je ne suis pas une mere assez dénaturée pour ne pas vouloir m'acommoder au goût de ces temperaments hétéroclites. Je leur fais d'abord pren-

dre quelques priſes de mon *Elixir de Proprieté* , & je les mene inſenſiblement au point où je veux qu'ils parviennent. S'ils ne dédaignent pas de m'obéïr , je leur donne encore une petite doſe de jouiſſance, pour voir ſi leur eſtomac peut ſouffrir mon ſpecifique. Cela étant, j'acheve la cure , ſinon , je les laiſſe là , & il faut bien qu'ils ſe paſſent d'être bien riches. Voici une foule qui tend les bras, pour avoir de mon Elixir de proprieté , & qui ſouhaite de ſçavoir comment il faut le prendre. Patience, Meſſieurs & Meſdames, vous allez être ſatisfaits dans un inſtant. La premiere & la principale choſe,dont je ſuis bien aiſe de vous avertir, c'eſt de n'en prendre pas trop à la fois. Vous ſçavez bien ce qui en arrive quand celui,qui n'a rien eu hier poſſede beaucoup aujourd'huy. En ſecond lieu , je vous

exhorte de partager votre élixir avec d'autres, afin qu'ils faſſent de même à votre égard. En troiſiéme lieu, je vous donne ma benediction maternelle, ſouhaitant, que ce remede vous proſpere, & qu'il diſpoſe votre eſtomac pour recevoir la jouiſſance, & enſuite ma divine Panacée, je veux dire, l'Idée de la richeſſe. Je vous en dirois davantage, ſi je ne voyois pas un grand nombre, qui s'impatiente de ſçavoir, de quelle maniere je procure les Honneurs.

Vous avez appris, Meſſieurs, qu'autrefois il n'y avoit aucune dignité, aucune prérogative, aucune prééminence, aucune difference de condition, aucun rang, aucune émulation, par conſequent aucune envie de gloire & de ſuperiorité parmi les hommes. Tant que la communion de biens, dont je vous ai entretenu

entretenu tantôt, ſubſiſtoit, je me ſervois d'un ſeul moyen, pour gouverner le peu qu'il y avoit à gouverner. C'étoit de donner aux plus vieux la réputation de mérite & d'experience, avec le droit de diriger les actions des autres. Cela excluoit tout autre merite, toute autre experience, tout autre talent. Vous ſçavez auſſi, pourquoi j'ai changé ces choſes, pourquoi on eſt revenu de cette opinion, & pourquoi on ne croit plus, que la tête la plus griſe & la plus chauve doive avoir plus d'eſprit & plus d'experience qu'une autre, de ſorte qu'aucune prérogative n'eſt plus attachée à l'âge. Quand par mon inſpiration les plus orgueilleux & les plus hardis ſe ſont mis dans la tête, qu'ils valloient mieux que les autres, & qu'ils pouvoient leur ôter la liberté & les biens; les guerres, les brigandages, & les pillages ont ſuivi,

ce qui a produit une grande iné-galité de condition parmi les hommes. On a vû des Chefs de petites Armées, & ensuite des Maîtres, des valets, ou des esclaves. Les Maîtres s'appelloient Nobles, & les Esclaves Roturiers, ou de la Canaille. Plus un homme tenoit de cette Canaille sous sa domination, plus on le croyoit Noble, plus il étoit respecté. Il arrivoit souvent qu'après la mort d'un Maître, laissant un fils poltron & lâche, quelque petit Esclave fier & entreprenant se mettoit à la place du Maître ; l'Esclave devenoit Gentilhomme, & le fils du Maître étoit fourré dans la Roture. Mais on changeoit si souvent de condition, qu'à la fin on se lassa de cet état incertain. Pour obvier à de pareils inconvéniens & à bien d'autres, on s'assembla, & on convint d'établir des Republiques. Ce fut là où

il s'agissoit de choisir celui qui eut le plus de merite, & qui fut le plus digne de gouverner les autres. Comme plusieurs avoient meilleure opinion d'eux mêmes, que de tous les autres, il n'y avoit pas moyen de trouver une élection unanime. On eut donc recours à une de mes Drogues qui s'appelle *Hazard*; c'est-à-dire, les uns eurent recours au sort, les autres à la pluralité des voix; d'autres à la succession, lorsqu'il étoit question de remplacer ceux qui étoient morts. On appelloit ceux qui s'étoient donné un Chef, Citoyens: ceux qui devoient assister ce Chef de leurs conseils étoient Grands ou Nobles. Chacun conservoit les valets & les Esclaves qu'il avoit eu auparavant, s'il n'aimoit mieux donner à quelques-uns la liberté pour recompense de leurs services. La principale prérogative que l'on don-

na d'abord au Chef, ce fut, de conferer & de diſtribuer à l'avenir toutes les dignitez & tous les honneurs, avec le droit de dégrader & d'encanailler ceux qui s'étoient rendus indignes de leur condition. Enfin le Chef ou le Prince devint la ſeule ſource où ſe devoient puiſer tous les honneurs & toutes les dignitez.

Il eſt vrai qu'on établit dabord une Regle, portant, que les honneurs & les dignitez ſeroient diſtribuées ſelon le merite, & ſuivant les ſervices qu'on rendroit à la Republique, ou, comme l'on diſoit, au Public. Mais il ſe preſenta un cahos immenſe de differens merites, de ſorte qu'à la fin le Prince ne ſçavoit plus où il en étoit, & à quoi il devoit ſe déterminer, Pour ſe débarraſſer tout d'un coup de tant de diſcuſſions épineuſes & inutiles, il mit ſa perſonne à la place de la Re-

publique, & ſon inclination à la place du merite. Par là il fut en état de juger facilement du merite, ſans ſe rompre la tête avec tant d'autres chimeres, de plus ou de moins de merite. Quand il aimoit la guerre, les Guerriers avoient du merite ; quand il aimoit le repos, les pacifiques & les moderez rouloient; quand il étoit homme de Cabinet, les gens de conſeil & d'intrigue venoient ſur les rangs : aimoit-il la Chaſſe, les Chaſſeurs le ſuivoient : étoit-il buveur, les fils de Bachus levoient la tête : étoit-il devot, les Sacrificateurs s'emparoient de tout : aimoit-il les femmes, l'inclination du ſexe décidoit du mérite, enfin, ſans vous entretenir plus long-tems ſur d'autres differens mérites, j'ai vû des Princes qui avoient toûjours une troupe

de Comediens à leurs trouſſes ; & qui montoient ſur le Théatre pour divertir le Public ; ce qui donnoit au métier d'Hiſtrion le plus grand merite. Jugez preſentement, mes enfans, ſi j'avois part à toutes ces choſes ? Jugez ſi ma puiſſance ne s'eſt pas étendue ſur tout ce que je viens de vous raconter ? Jugez, combien de differentes dignitez, conditions, Charges, Offices, rangs, privileges, prérogatives, & autres avantages ſemblables, ma puiſſance ſouveraine a fait naître ? Jugez, ſi j'ai pû tantôt élever les uns, tantôt abaiſſer les autres ; tantôt donner du merite, tantôt l'ôter ; tantôt honorer, tantôt couvrir de mépris & d'infamie ? Vous qui êtes remplis de votre merite, jugez, ſi vous pouvez en avoir, ſi vous pouvez en jouir, ſi vous pouvez le garder, ſans que je vous fourniſſe de mes drogues ?

Cependant vous vous recriez, vous vous plaignez de ce que je vous raconte mes vieilles historiettes; vous dites que le tems passé ne vous interesse plus, que vous êtes en peine du tems à venir, & que vous voulez avancer aux honneurs, à la réputation & aux dignitez, selon votre merite réel & effectif, auquel on ne veut pas rendre justice par un aveuglement qui vous désole. Vous êtes gens d'honneur, vous preferez la gloire à tous les biens du monde, vous n'aspirez qu'à vous rendre respectables, & à faire retentir par tout la grandeur de votre nom. Vous vous tuez de publier partout vos exploits héroïques, l'importance de vos rares talens, l'utilité de vos signalez services, les glorieuses actions de vos ancêtres : cependant il n'y a personne, qui se soucie d'apprendre & de repeter ces chansons. On

ne vous rend pas tous les honneurs qui vous ſont dûs ; il y en a même d'aſſez malins, qui ſe mocquent de vous, & qui vous mépriſent entierement. Votre grand cœur ſouffre, quand vous en voyez d'autres, qui ſans aucun merite, ſelon vous, ſe ſont élevez aux premieres dignitez ; qu'ils ont été conſiderez & reſpectez dans le monde, & qu'enfin ils ſont devenus vos maîtres. Vous êtes obligez de leur faire la cour, les appeller Monſeigneur, demander leur protection, dépendre de leur volonté. Pour vous conſoler de toutes ces ſouffrances, vous allez entendre quelque diſcours de morale, vous entamez quelque converſation ſur la vanité des grandeurs de ce monde. Après y avoir pris haleine, vous recommencez, où vous avez laiſſé la choſe auparavant. Vos peines ſe renouvellent,

& vos démarches inutiles après les honneurs, & après tous les avantages qui en dépendent, ſont redoublez. Enfin vous menez une vie toûjours chagrine, toûjours inquiete, toûjours malheureuſe.

Je vois icy un ſi grand nombre de malades de cette envie de gloire & d'honneur, que je ne puis pas me diſpenſer d'ouvrir le tiroir que voilà, pour leur diſtribuer de mon merveilleux ſpecifique qui s'appelle *Haute Opinion du mérite d'autruy*. Il faut cependant, Meſſieurs, que je vous avertiſſe, que ce n'eſt pas une cure ordinaire, que je fais avec cette drogue incomparable. C'eſt une cure ſimpathétique, une cure qui ne ſe doit point appliquer ſur l'eſprit malade, mais ſur un autre qui ſe porte bien. N'eſt-il pas vrai, que ceux qui ont déja reçû de moi tous les avantages de la gloire, de la renommée, des hon-

neurs, & des dignitez les plus éminentes n'ont pas besoin que je les guerisse de la maladie de l'ambition ? Mais ceux qui aspirent aux honneurs ont besoin de mon secours. Il faut donc de necessité que j'etablisse une simpathie & une communication d'honneur entre mes malades & ceux qui se portent bien. Comme quand je veux rendre un homme riche, il faut que je le mette en état de s'approprier les richesses d'autruy. Pour cet effet j'ai composé mon specifique, lequel étant pris à propos par ceux qui ont déja reçû le don de la gloire & des honneurs, en communique une portion à ceux qui n'en ont point du tout, ou qui n'en ont point assez. Aussi-tôt que ceux qui aspirent aux honneurs, trouveront le secret de faire prendre aux personnes élevées en dignitez, une petite dose de mon reme-

il n'y aura plus rien qui les puisse arrêter dans le chemin de la gloire. J'avois autrefois établi un proverbe dans le monde, qui dit : *Honor est à laudatis laudari.* Ce qui vous fait connoître, que l'honneur n'est pas un bien qui vient de celui qui le reçoit, mais de celui qui le donne.

N'allez pas me rompre la tête avec cette réalité fade & vaine de votre merite : vous sçavez bien que je ne puis pas entendre parler de pareilles choses. Ne me dites pas, que tout merite, qui n'a pour fondement, que la bonne opinion d'autrui n'est qu'une chimere ; & qu'au vrai merite les plus envieux sont obligez de rendre enfin justice, malgré qu'ils en ayent. Vous pouvez, si vous voulez, vous y attendre : mais ne m'imputez rien, si en attendant, je distribue mon specifique divin à ceux qui ont plus de confiance que vous,

& qui, ſelon vous, ont moins de mérite réel que vous. Ne ſoyez pas ſurpris, je vous en avertis encore une fois, quand ceux-cy s'empareront de la gloire & des honneurs, & quand avec tout votre prétendu mérite réel vous ſerez obligez de reſter à la queue de la troupe.

Dites-moi, s'il vous plaît, y a-t'il un merite plus grand & plus réel, que celui d'un General, qui défait les ennemis, & qui ſauve la Patrie menacée d'une ruine totale? Cependant vous avez vû mettre en déliberation, ſi l'on ne devoit pas faire le procès au General, qui avoit fait une pareille action. Vous en avez vû de ces actions, qui n'avoient rien de témeraire, au contraire, elles étoient brillantes, par des traits d'une prudence admirable, comme d'avoir laiſſé paſſer une riviere à la moitié d'une Armée beau-

coup ſuperieure, de l'avoir attaquée enſuite,&de l'avoir défaite, pour ainſi dire, à coup ſûr. N'a-t-on pas vû mettre ſur le tapis une alternative bien particuliere, par rapport à de pareilles actions ? C'étoit, ou de faire trancher la tête au General, ou de l'honorer du commandement en chef. Si j'avois abandonné ces grands hommes à l'envie & au caprice,ſi je n'avois pas fait prendre à leurs maîtres une petite doſe de mon ſpecifique, ces grands hommes, ces hommes reſpectables à tous les ſiecles avenir, auroient péri ignominieuſement. Peut-on rien imaginer de plus grand & de plus admirable, que de prendre une Fortereſſe deffendue en dedans par une petite Armée, & en dehors par une beaucoup ſuperiere à celle des Aſſiegeans ? Ne diroit-on pas,que celui qui dirige & execute une

pareille action, est un des plus grands Heros qu'il y ait jamais eu, & qu'il ne suffit pas de l'admirer, qu'il faudroit l'adorer ? Croyez-vous, que sans mon secours, il seroit à l'abri d'une critique très-mordante, & d'un blâme presque universel ? Si les choses n'avoient qu'une seule face, vous pourriez compter, que tout le monde les regarderoit de la même façon ; mais ayant plusieurs faces, il faut que je m'en mêle, si l'on veut qu'elles soient regardées du côté le plus beau.

Vous qui êtes gens du monde, ne sçavez-vous pas, qu'il n'y a rien de si grand, rien de si glorieux, rien de si respectable où l'on ne trouve un fâcheux si... Qu'un Magistrat soit integre, qu'il soit entierement attaché au service du Prince & de l'Etat, on dira, s'il n'étoit pas si dur & si entêté....ainsi du reste. Montrez-

moi un homme de tel merite qu'il vous plaira, dont ce *si* ne détruira pas la réputation, aussi-tôt que je veux l'abandonner au caprice du vulgaire, & ne le point secourir? Vous avez entendu dire, que pour vivre honorablement dans le monde, il vaut mieux paroître tel ou tel, que de l'être en effet, sans le paroître. Ainsi que vous vous accommodiez de ma drogue, ou que vous ne vous en accommodiez pas, je ne sçaurois manquer d'avoir toûjours bonne pratique. Je ferai faire le procès à ceux qui gagneront des batailles, & je comblerai d'honneurs, ceux qui les perdront. J'éleverai au faîte des dignitez, ceux qui ruineront l'Etat, & je précipiterai dans l'abîme du mépris ceux qui le sauveront. Tous vos discours & tous vos raisonnemens brillans ne serviront, qu'à vous accabler de mortification, qu'à augmenter

votre chagrin. Je ne changerai pas ma methode pour l'amour de vous, je m'en ſuis trop bien trouvée depuis le commencement du monde. Il eſt inutile de vous y attendre : penſez-y avant que je ferme ma boutique.

Mais vous, mes enfans dociles & obéïſſans, vous mes fidels amis & amies, recevez le preſent que je vous offre de bon cœur, uſez-en ſuivant la methode que je viens de vous preſcrire, ne doutez point des effets merveilleux dont je vous ſuis garante. Préparez-vous à la cure excellente, que je vous offre, par une petite priſe d'un remede, que j'appelle l'*Idée de ſa propre ſuffiſance.* Il eſt vrai que j'en ai aſſez pourvû le plus grand nombre d'entre vous, en vous communiquant une drogue qui s'appelle l'Amour propre. Vous ne manquez pas de bonne opinion pour vous-mêmes, vous

vous croyez capables de tout ce que vous voulez entreprendre ; vous vous ſentez dignes de tous les honneurs que vous ambitionnez. Il faut ſeulement, que je m'intereſſe pour de certains eſprits timides & modeſtes, qui, par une trop grande doſe qu'ils ont avalé de l'Idée du merite d'autrui, n'oſent pas ſe montrer en public, ni faire connoître ce qu'ils valent. C'eſt tantôt une terreur panique & chimerique qui les retient, tantôt une modeſtie affectée & hors de ſaiſon, qui les ſouſtrait aux yeux du Public, & qui les empêche d'aſpirer aux honneurs & aux dignitez, qu'ils meriteroient auſſi-bien que d'autres, s'ils croyoient ſeulement les meriter, ou d'y pouvoir ſuffire. Ces ſortes de malades doivent fortifier leur eſtomac avec ma petite drogue ; en tout cas, ma bonne ſœur l'Effronterie leur viendra au

ſecours, & alors ma cure ſimpathétique réuſſira à merveille.

Je me ſuis donné l'autre jour la Comedie avec un malade de cette nature. C'étoit un bon garçon, qui pour ſe mettre en réputation au Regiment où il venoit d'entrer, étoit engagé malgré lui, de ſe battre en duel avec un grand Bretailleur. Je m'appercevois d'abord de ſon embarras. Il avoit trop bonne opinion de ſon ennemi, & trop mauvaiſe de ſes forces; enfin ſans être poltron, il craignoit d'être bleſſé ou tué. Je lui envoyois d'abord un peu de mon remede, que j'ordonnois de mettre dans la pomme de ſon épée, l'aſſurant, qu'au moyen de cela ſa peau deviendroit dure comme une cuiraſſe. Mon homme, comme vous pouvez croire, ne manqua point de s'en ſervir. Il alla au rendez-vous avec beaucoup de confiance, où ſon ennemi l'atten-

doit impatiemment, en diſant, qu'il feroit voir du païs à ce nouveau débarqué, pour le mettre en état d'être chaſſé du Regiment comme un miſerable. Mais le brave, contre ſon attente, trouva un Lyon, au lieu d'un poltron, qui l'attaqua vivement, & lui fit tourner la cervelle heureuſement, de ſorte qu'il fut vaincu & bleſſé à mort. Après cela mon ſpecifique opera d'une maniere ſurprenante ſur tout le Regiment, & mon homme de très timide qu'il étoit reputé auparavant, parut le plus brave. La réputation & l'honneur ſe ſaiſirent ſi bien de lui, qu'il n'en reſta preſque plus à ſon ennemi. Il fut diſpenſé de donner une ſeconde preuve de ſa valeur. Quelque tems après il fit une ſottiſe : on lui avoit deffendu d'ouvrir le papier & de regarder ce qu'il y avoit; car en ce cas, diſoit-on,

le remede perdroit toute ſa force. Sa curioſité de regarder & d'admirer mon remede, fut trop grande, pour obſerver plus long-tems ce que je lui avois fait preſcrire. Il ouvrit le papier, & n'y trouvant que ces mots : *Coquin deffends-toi*, il fut tout honteux de n'avoir pas connu ſes propres forces ; il mépriſa mon remede, déchira le papier, & voulant montrer par une ſeconde avanture qu'il n'avoit pas beſoin de mon ſecours, s'engagea témerairement dans un nouveau combat. Mais il trouva un ennemi, qui ayant pris une bonne doſe de ma drogue, l'attaqua d'un air guai & railleur, comme s'il s'agiſſoit de la plus petite choſe du monde. La peur prit tout d'un coup mon homme, il s'enfuit, & ſi je ne me trompe pas, il court encore.

Je ne vous entretiendrai pas plus long-tems de mes petits di-

vertiſſemens, venons aux choſes ſerieuſes. Quand je veux donner la gloire & les avantages de la victoire à une Armée beaucoup inferieure à celle de leurs ennemis, quand je veux laiſſer tomber dans le mépris une nation toute entiere, pour relever une autre ; quand je veux couvrir de honte & de confuſion une grande Armée bien pourvûe de tout ce que la guerre exige, en donnant la victoire à une poignée de gens mal équipez & dépourvûs de tout ; quand je veux faire paſſer l'admiration, le reſpect, & les égards de toutes les nations, à celle qui n'a preſque point encore été connue : c'eſt alors, Meſſieurs, que je m'applique, c'eſt-là où je travaille ſerieuſement, c'eſt à cette occaſion que je me ſers de mon incomparable ſpecifique, avec toute la précaution poſſible. Cependant

il ne m'eſt pas plus difficile de donner la gloire à une Armée, à une Nation entiere, que d'en faire part à une ſeule perſonne. Il ne m'en coûte qu'une plus grande doſe de mon remede, & un peu plus de tems : le reſte eſt égal. Combien de fois n'ai-je pas fait gagner des batailles à des Armées, qui, ſuivant toutes les apparences humaines, devoient être battues? Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire qu'une terreur panique s'étoit répandue ſubitement dans une telle & telle Armée, qui avoit toute la ſuperiorité imaginable ſur celle de ſes ennemis, & que par cette ſeule terreur panique, elle avoit été miſe en déroute ? Cette terreur panique n'eſt autre choſe qu'une crainte chimerique, & il ſuffit de craindre pour être battu, quelque fort que l'on ſoit. Combien de fois n'a-t-on pas débité dans

le monde, qu'un tel jour d'occasion la tête a tourné à un tel General, à un tel Officier, qui auparavant n'avoit jamais perdu sa presence d'esprit dans des rencontres plus dangereuses. Cela arrive quand je fais passer les hommes, du grand mépris de l'ennemi à la haute opinion de son mérite & de sa valeur invincible. Vous avez entendu dire encore, que toutes les victoires tiennent un peu du hazard. Qu'est-ce que Hazard? N'est-ce pas là une chose qui, par son nom, est chimerique? N'est-ce pas là une drogue qui m'appartient? Car tout homme qui dit *hazard*, ne sçait pas ce qu'il veut dire. Il veut seulement exprimer une chose qu'il ne connoît pas. N'est-il pas étrange de donner des noms à des choses dont on n'a aucune idée? Je défie les plus sçavans de me donner une défini-

tion du hazard, qu'en avouant ſincerement leur ignorance. Je m'attribue donc à juſte titre tous les effets du hazard. Par ce ſeul moyen, vous le ſentez bien, je deviens la maîtreſſe du monde. Car il ne ſe fait rien dans l'Univers où les mortels ne trouvent du hazard. C'eſt comme s'ils diſoient, qu'ils me rencontrent par tout. Le Hazard leur doit ſervir de pretexte, quand ils veulent pallier leur incapacité, déguiſer leur ignorance, ne pas convenir de ma puiſſance. Ceux qui ont perdu des batailles s'amuſent à dire : ſi telle & telle choſe n'étoit point arrivée par hazard nous aurions gagné. Gain chimerique, & raiſon chimerique. Ne valoit-il pas mieux avouer ſincerement, ſi nous avions été favoriſez par cette incomparable Déeſſe qui s'appelle Charlatanerie, nous aurions réuſſi. Quel aveuglement ! de ne pas vouloir

vouloir me rendre la juſtice qui m'eſt due?Si j'avois mis à la tête de leur Armée un General, pour qui les troupes euſſent eu une confiance entiere, ſi j'avois fourni aux Soldats une bonne doſe de ſuffiſance, ſi j'avois fait avaler à leurs ennemis une doſe raiſonnable de mon ſpecifique, les choſes auroient pris tout un autre train. Il ſera enfin trop tard, quand après un ſi grand nombre d'exemples, ils voudront venir me chercher. Le mal pourroit être trop avancé pour que je les puiſſe guerir facilement.

Les Memoires des anciens vous pourront apprendre que pluſieurs victoires, rapportées tout de ſuite ſur une Nation, l'ont fait tomber en diſcrédit, de ſorte qu'il a paru impoſſible de la relever. De Guerriere & Conquerante, qu'elle étoit auparavant, elle eſt devenue effeminée,

& la proie de tous les peules de l'Univers. Comme un ſeul homme de brave devient une eſpece de poltron, quand il conçoit une trop haute opinion du mérite de ſon ennemi, & une trop baſſe de ſa propre valeur ; la même choſe peut arriver à une Nation entiere. Quand je dis, à une Nation entiere, vous devez vous imaginer, que je ne parle que du plus grand nombre. Car j'y laiſſe toûjours une Pépiniere de gens propres à reveiller les autres, auſſitôt que je le juge à propos. En tout cas il ne me faut qu'un ſeul homme, pour changer en peu d'années toute une Nation. Vous voudriez peut-être, que je vous donnaſſe quelques exemples, par leſquels vous viſſiez clairement, que c'eſt par mes drogues, que je produis ces effets miraculeux ; mais je ne veux pas ouvrir les plaies des modernes ; les anciens

ne vous frapperont pas ; je vais donc vous en donner un, qui ne ſera ni moderne, ni ancien ; à la verité, il eſt plus éclatant que tous les autres, & par un prodige de differens évenemens, il a paſſé pour fabuleux pendant un certain tems.

Vous avez entendu parler de la conquête du Mexique. Si jamais choſe miraculeuſe eſt arrivée dans le monde, c'eſt ſurement celle-ci. Cependant elle a été faite ſous mes auſpices, aſſiſtée de ma mere & de mes deux ſœurs ; nous y fîmes des merveilles. Vous ſçavez, que Fernand Cortes avec environ huit cens Eſpagnols combattit & ſubjugua des Peuples innombrables & très-belliqueux, & qu'il ſoûmit à l'Eſpagne un des plus grands Empires du monde. Si vous n'aviez pas un ſi grand nombre de témoins irreprochables, vous mettriez cette Hiſtoire

parmi les Contes des Fées. Croyez-vous, Meſſieurs, que c'eſt Cortes & ſes huit cens hommes, qui ont fait ce prodige ? Apparemment vous n'êtes pas diſpoſez à leur laiſſer une gloire, qui, de droit, appartient à quelque Divinité. C'eſt l'Ignorance ma mere, c'eſt l'Admiration, c'eſt l'Effronterie mes ſœurs, c'eſt enfin moi-même, qui avons combattu & vaincu les Mexiquains. Ces Peuples entierement ignorans dans la ſcience du monde, ſe croyoient les ſeuls hommes, & habitans de la terre. La premiere vûe des gens autrement faits que les Indiens, les jettoit dans une ſurpriſe, & dans un étonnement qui tenoit de l'extaſe. Les uns s'imaginoient, que ces nouveaux venus étoient tombez du Ciel, les autres croyoient, que la terre avoit vomi cette eſpece de Ciclopes. Les uns les appelloient fils du So-

leil, voyant qu'ils jettoient feu & flâmes au moyen de leurs Canons, & de leur Mousquetterie. Les autres se faisoient un scrupule d'aller attaquer des gens que la Divinité la plus respectable, c'est-à-dire le Soleil, avoit engendrez. Et comme le Peuple n'est ordinairement porté que pour ce qui lui fait esperer le plus de douceur dans la vie, le grand nombre étoit d'abord disposé à traiter favorablement les fils d'un Astre si gracieux & si adorable par tout l'Univers. Il y en avoit pourtant d'assez méfians, qui en vouloient auparavant tâter, pour sçavoir s'ils se devoient soûmettre à cette apparence nouvelle. Ceux qui se sauverent de la premiere défaite, rapportoient à leurs amis, qu'ils avoient vû des hommes collez sur des bêtes, c'est-à-dire des Cavaliers, qui avoient achevé de confirmer la

haute opinion qu'ils avoient con-
çûe de ces hommes nouveaux,
lesquels étant sortis de la Region
superieure, ne pouvoient pas être
vaincus par ceux de la basse. Ils
étoient charmez de cette excuse,
pour couvrir la honte de leur
défaite. Le bruit se répandit d'a-
bord partout, & parvint jus-
qu'aux oreilles de leur Empereur.
Il se trouva par hazard (vous sça-
vez ce que j'entends par là) que
quelques-uns de mes gens a-
voient dit à l'Empereur, que des
Peuples inconnus, fils du Soleil,
viendroient un jour s'emparer de
l'Empire du Mexique. Voilà mon
homme tout abbatu & tout rê-
veur sur ce qu'il y avoit à faire
dans une conjoncture aussi déli-
cate. Tout fier, tout guerrier,
toutbrave qu'il étoit auparavant,
dans des occasions plus impor-
tantes, il devint tout d'un coup
le dernier des poltrons. Plus il rê-

voit, plus l'apprehension le saisissoit, plus il devenoit imbecile. Enfin au lieu de montrer sa fiereté ordinaire, il choisit le chemin de la Politique : de quelle Politique ? De la plus sotte & de la plus chimerique ; car il sçavoit déja que ces hommes nouveaux lui avoient fait déclarer, qu'ils n'étoient ni fils d'un Dieu, ni fils du Soleil, mais qu'ils étoient comme le reste des hommes, envoyez de la part de leur Maître, pour lui faire de certaines propositions. Or il n'avoit qu'à faire connoître à tous ses Peuples cette ouverture, & leur faire comprendre, que ces hommes nouveaux étoient des imposteurs, qui prenoient pour pretexte une Ambassade contraire au sens commun : qu'aucun Monarque n'avoit jamais entrepris de faire une Ambassade à main armée ; & que par consequent à de tels Ambassa-

deurs l'on ne devoit ni loi, ni foi, au contraire, ne pouvant pas les extirper par la force, il falloit employer toutes les ruſes imaginables, pour détruire ces nouveaux débarquez, qui ne prétendoient qu'aux richeſſes de ſes Peuples & de ſon Etat. Au lieu de faire publier par tout ſon Royaume des choſes capables à démaſquer cette Divinité & cette légation chimerique, il l'appuya, & la confirma par des raiſonnemens, & par des démarches encore plus imaginaires. Enfin mes drogues avoient ſi bien dérangé ſa cervelle, qu'il n'étoit point capable d'aucun avis ſalutaire. Il prit le parti de recevoir cette Ambaſſade, il alla au devant d'elle avec toute ſa Cour comme un benais, il ſe fit faire priſonnier par elle, & ſe laiſſa tuer par ſes propres ſujets, pour avoir voulu ſoûtenir l'honneur de ces

Ambaſſadeurs imaginaires. Ainſi finit le capital de ſon Hiſtoire, & preſque toute la conquête du Mexique. Il eſt vrai que ces Peuples commençant à ſentir l'impoſture, à s'appercevoir du ridicule de leur frayeur, reprirent courage, & ſe battirent en deſeſperez. Mais les choſes étoient trop avancées, la tête leur reſtoit toûjours brouillée par une infinité de chimeres qui les empêchoient de voir la maniere la plus prompte, de vaincre la ſuperiorité des Armes Eſpagnoles. Enfin, il ſuffit que j'euſſe reſolu de prendre le parti de Cortes, dans ſon expedition inouie, & dans ſes projets chimeriques, pour qu'ils réuſſiſſent. J'avois bien de la peine à trouver pour les Soldats de Cortes une doſe aſſez forte d'une de mes drogues qui s'appelle l'*Idée de ſa propre ſuffiſance*; il falloit même les

mettre dans un certain entousiasme héroïque, pour qu'ils n'abandonnassent point leur Chef dans son entreprise fanatique. Je fortifiois les uns par l'Idée de la Religion, en leur faisant accroire qu'ils alloient combattre pour la cause de Dieu, & pour la conversion des Infideles. Cortes me servit de son exemple, en détruisant lui-même avec beaucoup d'indiscretion, & contre mon intention, quelques-unes des Idoles Payennes. A la verité, cette petite troupe d'Espanols combattit si bien pour la cause Divine, qu'elle envoya plusieurs millions d'ames aux Enfers, pour augmenter le Royaume d'enhaut de quelques douzaines de bien ou de mal convertis. Car je sçai bien que la superstition de ces Peuples Idolâtres n'a fait que changer de noms & de figures, & que cette conversion a été presque toute

chimerique, c'eſt-à-dire, converſion de mon crû. J'animois d'autres par l'eſperance des gains immenſes qu'ils feroient en maſſacrant & en dépouillant les vrais proprietaires des treſors de cet Empire. Je leur faiſois enfin ſentir d'avance cette gloire immortelle, qui leur reviendroit en recompenſe d'une action plus qu'héroïque. Si je n'avois pas fourni toutes ces drogues, & bien d'autres, pour rendre les Soldats de Cortes auſſi fanatiques que lui-même l'étoit par mon inſpiration, le pauvre Cortes n'auroit pas ſeulement rien fait qui vaille, mais ſon projet auroit formé le troiſieme tome de Dom Quichotte. Bien loin de rapporter cette gloire immortelle qui le rend aujourd'huy ſi celebre dans l'Hiſtoire, toutes les generations ſe ſeroient diverties de ſes extravagances. Enfin, il

m'a toute l'obligation, de lui avoir fourni une quantité ſuffiſante de mes drogues, & de l'avoir aidé à mener avec une prudence divine, & avec une valeur merveilleuſe, la plus grande entrepriſe, dont on ait jamais oui parler. Il eſt vrai, que les ennemis des Eſpagnols ont prétendu, que la gloire, qui leur revenoit de cette affaire, étoit toute chimerique; car la vraie gloire, diſent-ils, n'eſt qu'une recompenſe dûe à la vertu. Dans l'entrepriſe de Cortes, il n'y avoit pas l'ombre de vertu, mais une injuſtice manifeſte, une cruauté execrable, une perfidie honteuſe. On pouſſe la critique maligne encore plus loin, en diſant, qu'il n'y avoit aucune valeur dans l'action des Epagnols: car, dit-on, y a-t-il de la valeur de ſe cacher derriere un mur pour tuer les paſſans? Les Eſpagnols étoient ca-

chez derriere des cuirasses, que les armes des Indiens ne pouvoient pas percer : & ces gens, cent fois plus braves que les Espagnols, venoient presenter aux coups leurs corps tout nuds, & à quels coups ? à des coups qui les atteignoient de loin. Mais ce raisonnement ne fait rien contre moi, au contraire, il prouve encore davantage ma grande puissance. Enfin, de quelque façon que l'on regarde cette fameuse affaire, l'on me rencontre partout, & rien ne s'est passé sans mon secours. Les Censeurs & les envieux des Espagnols seroient charmez, d'avoir fait une pareille action, si ce n'est par rapport à la gloire qui l'a accompagnée, c'est du moins par rapport aux avantages infinis qui l'ont suivi. Je ne m'arrêterai pas ici non plus à des raisonnemens de certains esprits bizarres, qui trouvent à

redire partout, & qui prétendent, que l'Espagne a plus perdu par la conquête du Mexique & du Perou même, qu'elle n'a gagné, & que les tresors de ces Riches Royaumes ont été des tresors chimeriques pour l'Espagne. On n'avoit, disent-ils, qu'à mettre à profit les tresors, qui se trouvoient déja en Espagne, sans aller en chercher si loin, sans commetre tant d'injustices, tant de cruautez. Si je croyois, que ces importuns Censeurs m'en voulussent, je leur laverois si bien la tête qu'ils se repentiroient de leur Politique indiscrete; mais je suis au-dessus de ces petits clabaudeurs; plus ils s'efforcent de critiquer les choses, plus ils découvrent la vertu de mes drogues, plus ils établissent ma puissance suprême. Revenons presentement à notre sujet.

Vous ne doutez plus, Mes-

ſieurs, qu'au moyen de mon admirable ſpecifique, & de mes autres drogues, je ne ſois capable de faire gagner des batailles, de renverſer des Royaumes, & d'en relever d'autres, laiſſer tomber en décadance & en mépris les uns, combler de gloire, de réputation & de richeſſes les autres. A plus forte raiſon m'accorderez-vous vos ſuffrages, quand je vous dirai, que l'honneur de tous les particuliers eſt entre mes mains, & que j'en puis diſpoſer à ma volonté. Car vous ſçavez bien cet ancien axiome, *qui fait le plus, fait le moins.* Ce que je fais à l'égard d'une Armée ou d'une Nation entiere, doit toûjours commencer par un ſeul ſujet, & ſe communiquer ſimpathétiquement à tous les autres. Je commence par les grands, & je vais inſenſiblement juſqu'aux plus petits. Quand je veux perdre

une Armée ou un Etat, je me sers de la même méthode. Les drogues que j'applique à leur chef, lui font faire bien des sottises; c'est une infection, qui gagne sa Cour, & ensuite ses peuples. Pour cet effet, j'ai composé une excellente drogue, qui s'appelle *Imitation*, au moyen de laquelle je fais ressembler les hommes aux Singes, qui sans autre examen, font tout ce qu'ils voyent faire. Oh! la bonne drogue que cette *Imitation*. Elle m'a souvent tiré d'affaire, quand je ne sçavois plus où donner de la tête. Combien de fois ne m'a-t-elle pas épargné la peine de traiter séparement une infinité de malades, qui de la seule vûe, que d'autres se portoient bien, ont été gueris. Ah que Jupiter soit loué de m'avoir donné cette merveilleuse pensée; sans elle je me serois bien vîte lassée de ma profession de

Déesse Chalatanerie. J'aurois mieux aimé être Déesse Ravodeuse, ou Déesse Crocheteuse. Mais au moyen de cette charmante *Imitation*, ma profession est devenue plus douce que celle des faineans. Tout va à merveille, sans que je me remue, sans que je me donne de la peine, sans que je me fatigue. Vous sentez bien par vous-mêmes, Messieurs, que vous êtes fort portez à imiter indistinctement les actions des personnes, pour lesquelles vous avez conçu une haute idée d'estime & de veneration. Vous les érigez en Idoles, vous les encensez continuellement, vous admirez, vous élevez les moindres de leurs actions; vous vous appliquez à leur ressembler en tout & partout, vous imitez leurs actions jusqu'aux plus petites & aux plus basses: vous vous croyez assez honorez d'avoir un nez, une

bouche, ou ſeulement des cheveux ou des ongles, qui reſſemblent à ceux de vos Idoles. Combien de contorſions, combien de grimaces, combien de ſingeries, pour leur arracher une parole gracieuſe, une louange, une approbation, une lettre flatteuſe? Vous remarquez dans vos Annales domeſtiques: *un tel jour, une telle heure, une telle minute, à un tel endroit, ce grand, ce venerable homme, un tel, m'a dit, m'a écrit, telles & telles choſes.* Vous gardez leurs Lettres avec vos treſors les plus precieux, vous les montrez, vous en faites parade, comme feroit un Heros de ſes trophées. Vous ne laiſſez pas échaper une mine, un ſouris, un clin d'œil, un mouvement de tête, dont vous ne vous faſſiez honneur. En un mot quand un homme eſt en vogue chez vous, toutes les converſations roulent ſur lui, on s'infor-

me de tout ce qu'il fait & de tout ce qu'il dit. Au lieu de parler de la pluye ou du beau tems, on demande, s'il a bien dormi, à quelle heure il s'est allé coucher, s'il est levé, s'il fait jour chez lui, s'il a déjeuné, s'il a pris son thé, son caffé, son chocolat, son bouillon, quel habit il a mis, s'il est sorti, si c'est à pied, à cheval, ou en Carosse, quel chemin il a pris, ce qu'il a dit en sortant? Enfin, toutes ces minuties sont encore divisées en plusieurs parties, comme un sermon, & chaque article sert pour former une conversation assez raisonnable. On fait là-dessus des remarques, on fait briller son esprit, pour leur donner un tour, qui aboutisse à la louange du grand homme, & qui le rende digne d'admiration & d'imitation. Que ce grand homme fasse une bétise assez grande, pour rendre toutes les

tortures d'esprit inutiles, & pour la mettre hors d'imitation, on dit, il y a là quelque mistere, il y a là des vûes, que nous ne connoissons point, cela éclorra en peu de tems, il a ses raisons, il faut se donner patience. En attendant ce miraculeux développement, chacun commence à s'attribuer l'esprit de Prophetie, chacun fait l'Horoscope de la franche sottise, chacun se picque de prévoir l'avenir. A l'égard des personnes qui approchent de plus près le Patron, le modéle d'imitation, c'est encore une autre histoire. La femme, les enfans, le Secretaire, le Valet de Chambre, le Cocher, le Laquais, le Palfrenier, le Portier, tout cela est érigé en Idoles en second, en troisieme, en quatrieme, suivant les differens degrez, ou de la confiance, ou de l'emploi dont le Maître les honore. Il n'y en a pas

un parmi tous ces perſonnages, qui n'ait ſa petite Cour, ſes adorateurs & ſes imitateurs. Le tout dans la vûe de plaire au Maître, & de participer à quelques goutes d'honneur, qu'il laiſſe tomber par hazard de l'autel de ſa grandeur. Que je ne vous arrête pas trop long tems avec le détail de l'Imitation, ſujet le plus fertile, dont on puiſſe parler; remarquez ſeulement que tout homme en dignité & en réputation, a une troupe, une Compagnie, un Regiment, une brigade, ou une Armée d'Adorateurs & d'Imitateurs, ſuivant le nombre de ceux qui aſpirent à quelque degré d'honneur & de réputation, qu'il peut leur communiquer. Si je vous entretenois encore ſur l'Imitation des Princes & de leur Cour, je ne finirois pas aujourd'huy. C'eſt une eſpece de fureur, dont les Courtiſans ſont agitez

pour imiter le Prince ; & les autres, pour ſe débarraſſer du nom odieux de Provinciaux, ne ſe donnent pas moins de peine, pour imiter, bien ou mal, les manieres de la Cour. Je crois (Jupiter me pardonne) que ſi un Prince s'aviſoit de porter une perruque de Clinquans, ou de ſe mettre au lit avec des Bottes & des Eperons, cette mode ſeroit bientôt trouvée charmante, & deviendroit univerſelle dans ſes Etats. Enfin cette eſpece d'Imitation va ſi loin, que je ſuis quelquefois fâchée de lui avoir donné tant de force. Bien de mes ſujets, pour s'être appliquez uniquement à l'étude des manieres de la Cour, négligent tout le reſte, & me deviennent inutiles pour une quantité d'autres emplois ; car quand je les mene par hazard à la guerre, leurs courbettes, leurs belles reverences, leurs bons

mots, leurs coëffures, & leurs chaussures n'en imposent point aux ennemis, au contraire, c'est un sujet de mépris pour eux ; ils se disent, ce sont là nos hommes, il faut fondre sur eux, ils fuiront plûtôt, que de laisser déranger l'œconomie de leur belle figure. Vous sçavez bien, Messieurs, combien de soin vous vous donnez pour faire instruire vos enfans dans les manieres de la Cour. Vous vous imaginez, que c'est leur donner une bonne éducation. A la bonne heure, je le veux bien : cependant si je vous disois, que c'est peut-être la plus mauvaise, vous répondriez que je suis une Charlatane qui ne débite que des chimeres. N'en parlons donc plus, disons seulement, que l'inclination du Prince forme le modele de sa Cour, & de tous ceux qui en veulent dépendre. Que ce Prince soit admiré

par les Etrangers, il les formera comme ſes propres ſujets. Admirez ma force, reverez ma puiſſance, quand je vous dirai, que je puis donner aux Monarques un pouvoir ſur ceux qui ne leur ſont point ſoûmis. Il ne tient qu'à moi de donner l'Empire de l'Univers à un ſeul homme, ſi je trouvois quelqu'un capable d'apprendre & d'executer tous mes preceptes. Cependant je vous avoue franchement, que je n'ai pas encore deſſein de le faire; je trouve mon compte dans la varieté, & j'aime mieux avoir part au gouvernement de pluſieurs Royaumes, qu'à celui d'un ſeul. Quand je fais ma ronde dans l'Univers, je m'ennuis facilement en France, n'y trouvant qu'une ſeule Cour, où il n'y a qu'une ſeule choſe à faire. C'eſt pourquoi je me dépêche, pour aller en Suiſſe, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre,

gleterre, & ensuite en Pologne. Ce sont là les Pays de mes délices. J'y trouve une grande quantité de Republiques, de Cours, & de personnes, qui participent à la Majesté, ce qui me donne autant d'occupations, autant d'amusemens, autant de plaisirs differens. Il me semble même, que cette diversité politique soit une marque de perfection, puisque l'Auteur du monde en a donné le modele dans toutes ses créatures. Vous n'en trouverez aucune des plus grandes, jusqu'aux plus petites, qui se ressemblent parfaitement. Un homme ne ressemble point à un autre, il y a même parmi les hommes des Nations, comme les Negres, qui font croire que les hommes ne sont pas d'une même espece. Les bêtes, quoique d'une même espece, ne se ressemblent pas non plus. Cette diversité s'étend jus-

qu'aux plantes, & vous trouverez rarement deux feuilles ſur le même arbre qui ſe reſſemblent parfaitement. J'oſerois même vous aſſurer que tout le bonheur & tous les plaiſirs des hommes ſont fondez ſur la diverſité. Ils mourroient d'ennui, s'ils étoient obligés de voir, d'entendre, de ſentir, de goûter, & de faire toûjours la même choſe. Dans le fond, ſe divertir ne ſignifie autre choſe que diverſifier & interrompre ce qu'on eſt accoûtumé de faire. A l'Opera & à la Comedie, les Acteurs ſe fatiguent & s'ennuyent pendant que les Spectateurs ſe divertiſſent. Ceux dont toute l'occupation ſe réduit à boire & à manger, ſe doivent divertir ſenſiblement quand ils jeûnent, ou quand ils travaillent. La diverſité infinie des objets produit une diverſité infinie d'idées & de penſées. Les dif-

ferentes manieres de regarder & d'examiner ces objets, produit une autre diverſité encore plus étendue. J'agirois donc viſiblement contre mes interêts, ſi je donnois la moindre atteinte à cette ſource inépuiſable de drogues, de remedes, & de moyens de gouverner le monde à ma mode. D'ailleurs, j'aime, comme les hommes, à me divertir, & je m'ennuierois à la mort ſi je ne voyois qu'une ſeule Republique dans le monde. C'eſt pourquoi j'aime l'Allemagne preferablement à tous les autres Etats du monde, & je l'appelle la Republique des Rois, puiſque tous les Citoyens de cette illuſtre Republique ſont ou Rois, ou Princes, ou autres Souverains. Il n'y manque que le Czar & le Roy de France pour être membres de cette admirable Republique. Alors l'Europe ſe repoſera pour

quelque-tems, & j'aurai le loisir d'aller en Perse pour la raccommoder, & ensuite au Missisipi, pour former de nouvelles Republiques.

La nouveauté, qui fait grand plaisir aux hommes, est encore de ma competence. Autant d'hommes nouveaux qui viennent dans le monde, autant de sujets nouveaux pour moi, par la seule raison, que ces hommes nouveaux ne ressemblent point aux autres. Si vous avez oui dire que toute nouveauté est dangereuse, vous devez penser que c'est pour ceux qui le disent, mais non pas pour ceux qui l'écoutent; car les ennemis de la nouveauté voudroient garder éternellement les avantages que je leur ai mis entre les mains. Moi au contraire, je veux que tous les hommes, tour à tour, en jouissent. Representez-vous un Financier,

qui a une bonne partie des revenus du Prince entre ses mains, & qui en fait tout ce qu'il veut. Ce Financier fait sonner bien haut la maxime de la nouveauté dangereuse, lorsqu'il s'agit de rendre au Peuple, aux Etats, où à quelqu'autre personne bien portée pour le bien Public, le maniment des deniers de l'Etat. Que ce Financier se recrie contre la nouveauté, qu'il en publie les dangers; je n'ai qu'à faire un clin d'œil à ceux qui l'écoutent; la nouveauté passe avec la plus grande tranquillité du monde. Je ne manque pas de le faire, toutes les fois que je veux diversifier les choses, & favoriser quelques-uns de mes Sujets. Ne croyez pas que je quitterai jamais la drogue de la nouveauté. Vous pouvez voir dans ma premiere Institution, que la Nouveauté est inséparable de moi &

de ma profeſſion. Auſſi-tôt qu'on a connu des Charlatans dans le monde, on a connu le plaiſir de la Nouveauté. Ils avoient ordinairement quelque animal inconnu dans une boëte, pour reveiller l'attention du Public, lorſqu'elle commenceroit à ſe ralentir. C'eſt pourquoi en tirant l'animal de la boëte, & en le montrant, ils empêchoient le monde de ſe retirer: On regardoit cet animal avec admiration pluſieurs jours de ſuite, & pendant ce tems-là le reſte ſe faiſoit. Reflechiſſez attentivement ſur cet Article: il ne vous en faut pas davantage pour reconnoître ma puiſſance. J'aurois bien des choſes encore à vous dire, mais vous ſçavez bien, Meſſieurs, que les femmes n'aiment pas à diſcourir long-tems ſur un même ſujet. Ainſi trouvez bon que je vous entretienne ſur quelqu'autre choſe.

A propos de mes divertissemens dont je viens de vous donner quelques traits sans y penser, je me ressouviens d'avoir promis de vous faire remarquer comment je suis la Déesse des plaisirs, & de quelle maniere je procure au genre humain toutes sortes d'agrémens. J'aime beaucoup à rire, sans cela je ne serois point la fille de l'Ignorance Heureuse. Vous sçavez bien, Messieurs, qu'il n'y a que cette Ignorance Heureuse qui fasse qu'on trouve la moindre bagatelle risible, plaisante, & que l'on s'en divertisse. Vous pouvez sentir cette verité par une opposition. Ne voyez-vous pas combien ces Philosophes, (je devrois dire ces fous) qui prétendent tout sçavoir, sont austeres, combien ils sont serieux, tristes, rêveurs & Misanthropes? Combien ne se donnent-ils pas de peines pour rendre les autres

mélancoliques ? Combien ne travaillent-ils pas pour dépouiller, à ce qu'ils prétendent, tout le monde de son ignorance, de ses chimeres, & de ses préjugez, en faisant voir, à ce qu'ils disent, la verité toute nûe. Ces Marousles, pour rendre les ris & la joye odieuses, ont établi un proverbe infâme, qui dit : *plus on est de fous, plus on rit.* L'Auteur de ce vilain proverbe est assez puni de son insolence, car je l'ai condamné de rire continuellement, & malgré lui, pendant tout le tems qu'il restera parmi les ombres. Ne nous arrêtons donc point à ces extravagans, qui pour paroître sages & sçavans, ne rient & ne se divertissent jamais. Ils ont si bien fait avec leur prétendue sagesse, que pour être bien sage, il faut très-souvent prendre le contre-pied de ce qu'ils disent. Si je n'étois pas obligé de tolerer cette

ſorte de Charlatans dans mon Empire, il ne m'en coûteroit qu'un petit grain de mon *Emetique* de triſteſſe, pour les faire bien danſer & bien rire. Ces miſerables avouent eux-mêmes qu'ils ſentent un plaiſir infini dans la triſteſſe. Eh bien! que ne vous laiſſent-ils goûter tranquillement & ſans blâme le plaiſir des ris & de la joye? Car plaiſir pour plaiſir, je prefere toûjours celui de la joye. Je ne ſuis pas du goût ordinaire des femmes, qui aiment à pleurer, & qui ont toûjours une bonne proviſion de larmes de commande; c'eſt une drogue dont je leur ai fait preſent pour ſe conſoler de leur mauvaiſe fortune, & pour attendrir les hommes. Je ne ſerois pas ſi joyeuſe, ſi je ne leur avois pas diſtribué preſque toute ma proviſion. C'eſt apparemment ce qui fait dire aux Allemands, qu'une

femme pleure aussi aisément qu'un chien boëtte.

Jugez à present, Messieurs, combien je suis portee à vous procurer toutes sortes de plaisirs. Car une femme qui a passé toute sa vie dans les plaisirs, veut bien que ses enfans en goûtent à leur tour. Il ne s'agit que de sçavoir si j'ai assez de pouvoir pour vous satisfaire, vous qui regardez les plaisirs, les ris, la joye pour uniques douceurs, & agrémens de la vie. Vous sentez bien que je n'ai pas dessein de vous faire une récapitulation ennuyeuse de deux sortesde plaisirs très-grands que je procure aux hommes, en leur donnant les moyens d'être riches,& de se faire respecter dans le monde, & que celui qui jouit de ces biens, peut facilement parvenir au reste. Vous croyez sans doute que je vais parler d'une certaine espece de plaisirs qui ne

doivent regarder que le corps, & aufquels l'efprit n'a point de part. Ne penfez-vous donc pas que fi je rends les hommes riches, en leur faifant prefent de ma Panacée divine qui s'appelle *Idee de la Richeffe*, fi je les éleve aux honneurs, en leur communiquant mon excellent fpecifique, qui s'apelle, *Haute Idee du mérite d'autrui*, & un autre que je nomme *Idée de fa propre fuffifance*; je ne fuis qu'une Déeffe Idéale, Imaginaire & Chimerique ? C'eft pourquoi vous n'avez pas grande opinion de ce que je me prépare de vous propofer. Vous dites, il s'agit ici de contenter le corps, de toucher les fens qui ne fe laiffent point fatisfaire par des idées & par des chimeres, mais qui demandent des chofes réelles & corporelles. Que diriez-vous, Meffieurs, fi je vous démontrois d'abord qu'il n'y a de

réel que ce qui sort de ma boutique, & que ces prétendues choses corporelles qui doivent flatter vos sens, sont de pures chimeres ? Vous ne m'en croirez peut-être pas sur ma parole. Je sçai que vous nourrissez un certain préjugé qui vous engage à ne rien admettre sans preuve. Plusieurs d'entre vous secouent la tête, d'autres s'écrient qu'une pareille proposition ne peut sortir que de la bouche de la Charlatanerie, c'est-à-dire, d'une Déesse : qui souhaiteroit que tout l'Univers, la terre, la Lune, les Etoiles, & les Planettes, ne fussent que des chimeres, afin de pouvoir s'attribuer un Empire Souverain sur toute la Nature. Je ne vous ai pas encore cité aucun Livre ; mais comme je sçai qu'en matiere de Philosophie, dont il s'agit ici, les citations des Auteurs fameux sont les plus fortes preuves dans

toute l'étendue de ma domination, je m'en vais vous ſatisfaire ſur cet article. Vous avez ſans doute oui parler d'un fameux Philoſophe qui s'appelle Malebranche. Ce prodige de ſcience, d'érudition & de ſageſſe, cet homme incomparable, ce grand rectificateur de la Philoſophie du divin Deſcartes, a fait un Ouvrage admirable, intitulé *Recherche de la verité.* Il a crû le faire contre moi & contre mon Empire, mais dans le fonds il ne fait qu'appuyer davantage mon autorité. Cet Auteur, dis-je, au Livre trois, ſeconde Partie, Chapitre II. & VI. démontre ma propoſition d'une maniere invincible & éclatante. Ayant établi avec ſon grand Maître Deſcartes, une idée inconnue auparavant, & dont je leur avois fait preſent, qui eſt que les bêtes ne ſont que des machines dépour-

vûes de tout ſentiment, que leurs organes ne ſont pas deſtinez pour ſentir qu'ils ont des yeux ſans voir, des oreilles ſans ouir, &c. Ce grand Auteur, dis-je, n'a point trouvé de difficulté à ſoûtenir que le ſentiment eſt une choſe qui n'appartient qu'aux hommes, que les organes deſtinez à cela n'y contribuent que peu ou point du tout, mais que c'eſt l'eſprit ou l'ame qui eſt ſeule capable de ſentiment, que les corps ne produiſent & ne communiquent aucune idée de leur eſſence, & qu'il faut que toutes les idées viennent de la Divinité, en un mot qu'il n'y a rien de viſible & de ſenſible qu'en Dieu. Par ces raiſons, qui ne ſont pas moins claires que le jour, il eſt évident que le ſentiment ne reſide que dans l'eſprit, & que le corps n'y a point de part. Ainſi de manger une Becaſſe, ou d'avoir ſeulement l'idée d'en man-

ger une, c'eſt la même choſe.

Il me ſemble, Meſſieurs, que vous n'êtes pas trop contents de ce que je vous parle de cette triſte Philoſophie ; vous dites : quand nous mangeons une Becaſſe nous ne ſçaurions nous diſpenſer de penſer d'en manger une, mais nous ne ſçaurions nous imaginer de manger une Becaſſe quand nous ne mangeons que du pain, ou quand nous ne mangeons rien du tout. Cependant, ſuivant cette Philoſophie de Deſcartes, l'homme devroit être le maître de manger idéalement tout ce qu'il voudroit, puiſque c'eſt ſeulement ſon eſprit qui décide des goûts, & non pas ſon propre corps, ni les corps qui le touchent. Vous me direz peut-être que vous n'êtes pas de l'humeur d'un certain Eſpagnol qui ne mangeoit ordinairement que du pain, mais qui le coupoit en

plusieurs morceaux, qu'il rangeoit simétriquement sur une table, en disant que c'étoient de differens mets, & tels qu'il vouloit qu'ils fussent. Nous n'avons pas l'imagination aussi forte, dites-vous encore, que cet autre, qui croyoit être devenu bête, & qui se nourrissoit, & agissoit partout consequemment à cette idée. Permettez-moi de vous dire, Messieurs, que par ce raisonnement frivole, non seulement mon incomparable Auteur que je viens de citer, n'est pas encore refuté, mais que ma proposition reçoit une force nouvelle. Car quand vous alleguez la foiblesse de votre imagination, vous avouez en même tems & malgré vous, que vous avez besoin de mes drogues pour la fortifier & pour la mettre en état de jouir de toutes sortes de plaisirs. Convenez seulement une bonne

fois que puiſque, ſelon mon Auteur, il n'y a que l'idée des choſes qui ſoit perceptible, & non pas les choſes mêmes, il s'enſuit incontestablement, qu'en communiquant aux hommes de mes Idées, je leur fais goûter du plaiſir quand je les repreſente bonnes, & du déplaiſir quand je les repreſente mauvaiſes. Vous ne pouvez pas exiger de moi un ſillogiſme en forme, vous ſçavez combien nous autres femmes haïſſons ces raiſonnemens pedanteſques. Il faut cependant que je vous entretienne encore un peu ſur la nature des plaiſirs, afin que vous compreniez que je ſçai faire la Philoſophe quand je veux. Vous ſçavez que plaire, ou faire plaiſir c'eſt la même choſe, ſans que j'aye beſoin d'épuiſer tous les Dictionnaires pour vous montrer la force de cette étimologie. Vous ſçavez que vous n'ê-

tes jamais les maîtres abſolus de faire enſorte qu'une choſe vous plaiſe, ou d'empêcher qu'elle ne vous déplaiſe. Je vous ai ſouvent oui dire : voilà un homme, voilà une femme qui me déplait extrêmement, ſans m'avoir jamais offenſé, j'en ſuis fâché, je m'en veux du mal, je crains qu'on ne s'en apperçoive. Vous dites quelquefois : voilà une perſonne qui me plaît, je ne la ſçaurois haïr, quoiqu'elle m'ait fait du mal. Pour ce qui regarde les choſes hors de l'homme, c'eſt à peuprès de même. Il n'y a rien au monde qui ait la qualité de vous donner du plaiſir, ou du déplaiſir abſolument & en tout tems. Examinez avec ſoin, parcourez toute votre vie, vous trouverez un changement continuel du plaiſir au déplaiſir à l'égard des mêmes objets. Vous recherchez ſouvent avec une ardeur extrême de cer-

taines choſes, dans le deſſein de vous en faire plaiſir, & auſſi-tôt que vous en êtes les maîtres, vous vous en dégoûtez. Vous en haiſſez d'autres, vous les fuyez extrêmement, & tout d'un coup vous en devenez amoureux, comme d'une Maîtreſſe. Cette diſpoſition varie à l'infini, du moins, autant qu'il y a d'hommes & de créatures ſur la terre. Si j'entrois dans le détail des actions humaines, ſi je vous faiſois obſerver combien ces actions plaiſent dans un tems, combien elles déplaiſent dans un autre, combien les avis de chacun en particulier ſont differens là-deſſus, & combien ces avis differens ſe réuniſſent au moyen de mes drogues, ſurtout de celle que j'appelle, *Haute Idée du mérite d'autrui*, & d'une autre que j'appelle *Imitation*; vous ſeriez ſurpris de me voir femme auſſi raiſonneuſe. Il

ſuffit preſentement de vous dire encore une fois, puiſque les hommes ne ſont pas les maîtres de leurs plaiſirs, & puiſque les choſes ne produiſent aucun plaiſir par elles-mêmes, il faut les chercher hors de l'homme & hors des objets. Vous dites, nous voudrions que tout nous plût, & que rien ne nous déplût. La vie ne ſeroit-elle pas charmante, ſi nous trouvions du plaiſir par tout, & ſi nous ne rencontrions jamais du déplaiſir. Ah que nous vivrions heureux, que nous ſerions contens! Mais malheureuſement nous n'en ſommes pas les maîtres, & les choſes ne ſont pas diſpoſées à pouvoir toûjours nous faire plaiſir. Eſt-il poſſible que cette grande contrarieté ne ſe puiſſe lever? Vous voyez bien, Meſſieurs, que plus vous avancez dans vos reflexions, plus vous ſentez, plus vous découvrez ma puiſſance. Il

faut que je vous arme contre les choſes fâcheuſes, & que je prête aux objets l'apparence de l'agréable, ſans quoi nul plaiſir, nul agrément dans la vie. Il n'y a que cela qui établiſſe une eſpece d'harmonie entre votre eſprit & les objets qui le frappent. A propos, je ſuis en train de raiſonner, que je vous diſe donc une penſée qui me vient tout à l'heure; Oh la belle choſe que d'avoir de l'eſprit! Dans les plaiſirs il n'y a nulle verité, c'eſt-à-dire, rien au monde n'a la vertu par ſoi-même, de faire plaiſir à tous les hommes, & en tout tems, comme je viens de le démontrer. Il s'enſuit que tous les plaiſirs ſont chimeriques, & n'ont aucun rapport neceſſaire avec rien. Donc tous les plaiſirs m'appartiennent, donc j'en ſuis la ſeule maîtreſſe, donc j'en diſpoſe à ma volonté, donc on n'en peut jouir que par ma

bonté & par mon indulgence ; donc je ſuis la Déeſſe la plus charmante & la pus gracieuſe. C'EST CE QU'IL FALLOIT DE'MONTRER.

Il y en a parmi vos Philoſophes, qui ayant eû un leger preſſentiment de la verité que je viens de vous prouver ſynthétiquement & analitiquement, ſe ſont d'abord laiſſés aller au deſeſpoir. Je les ai vû prendre une averſion generale pour toutes les choſes d'ici bas ; ils ſe ſont remplis la tête d'une infinité de choſes d'enhaut, diſant, qu'il n'y a que celles-là qui puiſſent plaire veritablement, & qui duſſent neceſſairement contenter. Pour cet effet, les uns ont jugé à propos d'examiner la nature & le cours des aſtres, les autres ont fait une promenade dans les champs Eliſées, pour contempler les plaiſirs incorrupti-

bles & éternels, dont on jouiſſoit dans ces pays-là, & pour y arrêter une place après leur mort ; d'autres ont fait des recherches curieuſes ſur une infinité de differens degrés de beatitude, dont on jouiroit après la mort. Je viens d'en quitter un, qui ſue à groſſes gouttes, en travaillant à un Commentaire très-ample ſur un Livre plein de ces ſortes de myſteres. Il prétend voir, ouir, & ſentir ce que l'Auteur qui a composé cet Ouvrage incomprehenſible avoit crû voir, ouir & ſentir. Il m'a fort remercié de lui avoir donné cette idée, car il n'y a de plaiſir veritable, me dit-il, que d'élever ſon eſprit juſqu'au ſixieme étage des choſes métaphiſiques. Pour cet effet mes gens ont inventé tant de differentes manieres de ſe détacher entierement de la ſenſualité, & de chercher des plaiſirs ſolides dans les

espaces imaginaires ; que n'y en ayant qu'une seule bonne & veritable, il a fallu absolument prendre sous ma protection tous ceux qui se sont enfoncés dans les autres. Cependant j'observe que ces bonnes ames regrettent quelquefois d'être montez si haut, & de se trouver sans compagnie. Il faut bien que je les laisse descendre de temps en temps sur la terre, pour voir un peu comme les choses s'y passent, & s'il n'y a pas moyen de trouver compagnie pour un autre voyage.

Je visitois l'autre jour un Hermite, qui après avoir rencontré des contre-temps continuels, des ennemis implacables, & mille autres obstacles dans le cours de sa vie, s'étoit retiré dans un desert où il vivoit de racines & d'herbes. Il me disoit, que la compagnie des hommes étoit la plus mauvaise, qu'on n'y voyoit que

ſcandales, que vices, que fauſſetez, que perfidies, que haines, que jalouſies, & mille autres choſes execrables; c'eſt pourquoi il haiſſoit leur ſocieté, & aimoit mieux celle des bêtes ſauvages, des oyſeaux & des arbres, afin, qu'éloigné d'une méchante ſocieté, il trouvât le loiſir d'élever ſes penſées audeſſus des choſes vaines & chimeriques de ce monde, & d'attendre la mort avec patience. L'envie me prit de retirer le bon homme de cette ſolitude, & de le remettre dans une ſituation paſſable, mais toutes mes raiſons furent inutiles, juſqu'à ce qu'au moyen d'une de mes drogues qui s'appelle *Hazard*, je laiſſai tomber un gros arbre devant le trou de ſa caverne, qui en boucha entierement la ſortie, & tînt mon Hermite priſonnier, comme un oyſeau dans la cage. Tous ſes efforts, pour ſe

faire un paſſage, & pour ſortir de ſa priſon, étoient inutiles. Il s'agiſſoit donc, ou de mourir de faim, ou d'appeller quelqu'un à ſon ſecours. Voilà un furieux combat pour un homme qui ne veut mourir que tout le plus tard qu'il lui ſeroit poſſible, & qui ne veut avoir aucun commerce avec les hommes. Il fut long-tems à ſe reſoudre, ſouhaitant quelque miracle, pendant que la faim le preſſoit. Toute reflexion faite, il appella quelques Charbonniers du voiſinage, qui le délivrerent promptement, en témoignant avec combien de plaiſir ils lui rendoient ce petit ſervice. Cette avanture lui donna un grand ſujet de reflexion. Il comprit que dans la compagnie des arbres, il avoit eſſuyé le plus grand revers qui lui fut jamais arrivé, & qu'il n'avoit trouvé ſon ſalut que dans la ſocieté des hommes. Il

crût avoir découvert par-là, qu'*en ſe ſervant des hommes à propos, ils ſont tous bons, & en ſe ſervant d'eux mal à propos, ils ſont tous méchans*, & qu'il ne devoit les revers de ſa vie qu'à ſa propre imprudence. Enfin il rentra dans le commerce du monde, & devint un homme aſſez raiſonnable.

Il y a encore une eſpece de gens, qu'il faut que je reforme abſolument. Ce ſont des gens, qui, à force de voyager dans le Royaume de ma reſidence, deviennent ſi remplis de leur propre perfection, & s'enorgueilliſſent ſi fort de la confiance que je leur accorde, qu'ils mépriſent tous les autres hommes de la terre; & les regardent comme des bêtes. Ils prétendent, que chacun ſe forme ſur leur modele; ils critiquent tout le monde avec une aigreur inſuportable, ils diſent tous les

jours mille injures à ceux qui ne veulent pas ſuivre leurs idées. Ils font toutes ces extravagances ſous pretexte qu'ils parlent avec Dieu ; (c'eſt plûtôt avec moi Déeſſe qu'ils parlent) ils demandent avec hauteur, qu'on les en croye ſur leur parole. J'avois établi ces gens pour rendre les plaiſirs des autres plus picquants ; car je ſçavois qu'ils aimoient beaucoup les choſes défendues, difficiles & rares : mais comme je vois, que leur inſolence augmente tous les jours, je mettrai d'autres plus modeſtes à leur place. Je ne ſuis pourtant pas encore tout-à-fait déterminée quelle profeſſion je leur donnerai. A propos, il faut que je transforme les plus rigides en Cabaretiers, & que je les puniſſe de n'entendre que des ſottiſes depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans pouvoir s'y oppoſer. J'en mettrai d'autres à

la Comedie, où ils pourront critiquer, ſans être obligez de feindre qu'ils veulent executer ce qu'ils propoſent aux autres pour regle de conduite. J'en pourrois peut-être employer quelques-uns aux Ecoles, où ils exerceront leur auſterité ſur les enfans, ſans pouvoir tourmenter des perſonnes raiſonnables.

Si je vous dépeignois une autre ſorte de gens, qui s'imaginent avoir trouvé le milieu entre une vie toute ſenſuelle, & celle qui eſt entierement ſéparée des choſes de ce monde, vous ne ſçauriez vous empêcher de rire. Ce ſont-là de plaiſans originaux. Pour n'avoir point de diſcuſſion ni avec Dieu, ni avec le monde, ils partagent leur vie en deux portions égales. Ils donnent la moitié au Service Divin, l'autre moitié au ſervice du monde. Ils veulent garder, comme l'on dit, la

chevre & les choux ; gagner en même-tems le Ciel, & jouir de tous les plaisirs d'ici bas. Il pourroit bien arriver à ces gens ce qui arrive ordinairement à une certaine espece d'Officieux, lesquels à force de vouloir paroître amis de tout le monde, pour se ranger, en cas de besoin,du côté du parti le plus fort & le plus avantageux, se rendent ridicules, méprisables, & haissables partout. Ceux qui font consister tout le Culte Divin dans de certaines œuvres machinales, ausquelles l'esprit & le cœur n'ont point de part, sont encore de cette classe. Ils font ce culte chimerique par trois raisons differentes. Les uns le font par pure imitation, parce qu'ils le voyent faire par ceux dont ils respectent le mérite ; les autres le font par crainte, pour n'encourir point les disgraces qui suivent ordinairement ceux qui

ſont reputez impies ou athées : d'autres, le font par bigotterie, & cherchent ce beau voile, pour paroître honnêtes gens, & pour tromper impunément leur prochain. Tous ces gens là m'appartiennent, je leur prête de mes drogues, & je les tolere, quoique je ne les aime pas beaucoup ; au contraire, je hais ces Tartuffes ; je ſuis la femme la plus franche du monde, & j'ai beaucoup d'affection pour ceux qui parlent comme ils penſent : car je puis les gouverner facilement, au lieu que les bigots & les Tartuffes troublent continuellement le repos & les plaiſirs de mes autres enfans, qui ſont ſouvent les dupes de cette pieté chimerique. Je ſerai obligée d'y mettre ordre au premier jour, & je ſuis reſolue d'établir une loi, en vertu de laquelle on ne ſera pas reputé avoir de la religion, qu'on ne rempliſ-

ſe avant toutes choſes les devoirs de la ſocieté, ſans quoi quelques geſtes,& quelques ſingeries qu'on faſſe, l'on ne ſera jamais crû.

Quittons à preſent cette matiere, parlons de vos plaiſirs ſenſuels & materiels, car ce ſont là des ſujets qui reveillent votre attention. Vous traitez de fous & d'inſenſez tous ceux que je fais promenerdans les eſpaces vuides, pour y contempler la belle varieté des choſes ſpirituelles, & je m'apperçois bien que ma Philoſophie vous ennuye; cependant il falloit vous avertir de ma puiſſance ſur les eſprits abſtraits, & ſur les choſes qui ſe paſſent à cette occaſion dans l'autre monde. A bien prendre les choſes, vos plaiſirs ſenſuels ne ſont differens de ceux des ſpirituels, que par rapport à une image preſente, viſible & ſenſible, dans laquelle votre eſprit prend plaiſir, au lieu

que les ſpirituels n'ont qu'une image abſente, immaterielle & inſenſible, qu'ils ſe forment eux-mêmes à leur fantaiſie, & qui a toûjours quelque rapport (remarquez-le bien) à quelque choſe de ſenſible & de materiel. Vous ſçavez bien, que les ſpirituels vous comparent aux enfans, qui avec leurs joujoux, avec leurs poupées, & avec d'autres babioles ſe divertiſſent, & qui ſont au deſeſpoir quand ils les perdent ou quand ils les voyent déranger. Vous au contraire, vous dites que les ſpirituels ont perdu l'eſprit, l'uſage de la raiſon & du ſens commun. Ils s'imaginent voir des Anges, quand ils ne voyent que les images de jeunes garçons avec des aîles: ils s'imaginent voir quelque Divinité, quand ils ne voyent que l'image d'un venerable Vieillard: ils croyent ſe promener dans le Pa-

radis, quand leur imagination ſe repreſente un aſſemblage d'hommes & de femmes qui danſent & qui chantent. Du moins, dites-vous encore, ſi nous nous divertiſſons comme des enfans, avec les babioles, avec les poupées, & avec les joujoux de ce monde, ce ſont des images réelles & véritables, qui égayent notre eſprit, au lieu que les autres ne ſont que choſes chimeriques, n'ayant aucun rapport à ce qu'elles doivent repreſenter.

Je vois bien, Meſſieurs, que je ne ſortirai pas de cette difficulté, ſans vous citer encore mon grand Auteur Malbranche. Il vous prouve clairement, au Chapitre cité ci-deſſus, que les corps n'envoyent ni images, ni idées qui leur reſſemblent, par conſequent il demeure conſtant, ſelon mon Philoſophe, que vos prétendues images réelles & véritables, ſont

de franches chimeres. Outre cela il vous démontre invinciblement que les effets que les corps produisent ne sont pas dans les corps, mais que ce sont des compositions qui viennent de ma boutique ; de sorte que quand vous dites, que le feu est chaud, la glace froide, l'eau humide, la terre seche, le pain savoureux, le sucre doux, le vin petillant & spiritueux, & qu'une femme est belle, ce sont là des chimeres de ma fabrique, & non pas des proprietez qui appartiennent à ces choses corporelles. C'est au moyen de mes drogues, que votre imagination trouve la chaleur dans le feu, le froid dans la glace, la saveur dans le pain, & ainsi du reste. Pour ce qui regarde l'agreable ou le desagreable, c'est encore votre imagination qui prête ces qualitez aux choses qui ne les ont pas ; car vous croiez aveuglé-

ment, que les objets de votre volupté causent le plaisir que vous goûtez, lorsque vous en jouissez, & qu'à cause de cela ils sont bons. Quelles erreurs ! quelles chimeres ! mon Auteur vous dira le reste.

Entre nous, Messieurs, ce grand homme vient de me tirer d'un mauvais pas, je n'en ferai pas ingrate, je le ferai Chancelier de tous mes Ordres. Il est Phisicien, il est Chimiste, il me servira utilement pour la composition de mes drogues, il me fera un bon nombre d'habiles Eleves.

Je vous laisse à juger à present, mes chers enfans, si vous pouvez jouir d'aucun plaisir sans mon secours, & sans que je prépare votre esprit pour trouver du plaisir où il n'y en a point, & sans que je prête aux choses l'apparence de bonté qu'elles n'ont pas. Ainsi quand je vous ferai manger des crapaux,

des ſerpens, & des lezards, vous les trouverez -uſſi ſavoureux, auſſi délicieux, & auſſi bons que des perdreaux, des gelinottes & des cailles. Sçavez-vous, ſi vos perdreaux, vos gelinottes & vos cailles, que vous mangez tous les jours, ne ſont pas des crapaux, des lezards, & des ſerpens? Sçavez-vous ſi le feu, qui vous échauffe n'eſt pas de la glace, ſi votre pain n'eſt pas de la pierre, ſi le vin n'eſt pas de l'eau? Sçavez-vous ſi vos belles femmes ne ſont pas des furies, qui ont un viſage bazané, des yeux enluminés & chaſſieux, un corps monſtrueux & maigre, une puante haleine, & autres qualitez appétiſſantes? Comment? Faut-il aller ſi loin? Vous-mêmes, êtes-vous aſſurez ſi vous avez un corps? Si votre corps eſt une choſe étendue? Si vous avez de la chair, des os, des veines, une tête, des yeux,

un ventre, des bras & des pieds; ou ſi tout cela n'eſt qu'une maniere de penſer, une ſorte de chimeres? Car ſelon mon divin Deſcartes, rien n'eſt ſûr, que de ſçavoir qu'on penſe. Je penſe, dit-il, donc je ſuis; tous les autres Etres ſont ou incertains, ou chimeriques. Et ſelon mon cher & feal Malbranche, l'homme n'a aucune certitude de toutes les choſes qne je viens de vous nommer. Pour s'en éclaircir, il faut les aller voir, non pas avec des yeux corporels, mais avec des yeux d'eſprit dans le miroir de la Divinité, où tous les Etres & actuels & poſſibles ſont dépeints. Et quand vous doutez ſi les choſes que vous y rencontrez ſont actuelles, ou ſeulement poſſibles, vous n'avez pas de moyen pour vousen éclaircir. C'eſt encore pis, quand vous vous imaginez un Etre impoſſible, comme une mon-

tagne d'or, un feu ſans lumiere, une pierre fluide, une eau ſeche, deux nombres impairs qui font enſemble un nombre impair; car ſi vos ſens vous trompent, ſelon le grand Deſcartes, ſi vous ne ſçauriez voir, que par votre eſprit, ſi cet eſprit ne voit jamais rien, que dans le miroir de la Divinité, ſelon Malbranche, ſi dans ce miroir vous voyez trois Etres differens, des Etres actuels, des Etres poſſibles, & des Etres impoſſibles; il eſt certain que vous ne démêlerez jamais rien, & tout juſqu'à votre propre corps deviendra problématique, je devrois plûtôt dire chimerique. Que ce mot ne vous épouvante pourtant point, car ſi Ariſtote, Platon, & tous les anciens Philoſophes n'ont rien ſçû, vous ne voudrez peut-être pas en ſçavoir plus que ces grands hommes. N'êtes-vous pas aſſez honorez,

quand je vous reconnois pour gens qui m'appartiennent ? Vous ne ſerez peut-être pas fachez de tenir à une famille auſſi illuſtre & auſſi grande que la mienne. Car dans le fond il vous importe fort peu de ſçavoir démonſtrativement, ſi les gelinottes que vous mangez ſont des crapaux ou non, & autres choſes ſemblables; pourvû qu'elles vous faſſent plaiſir, & juſqu'à ce que les Philoſophes en ayent découvert la certitude, vous vous divertirez bien, & eux mangeront des croutes idéales. A vous parler franchement, je n'avois pas envie de pouſſer mon Empire ſi loin, comme les Philoſophes cités cy-deſſus l'ont pouſſé. Je voulois laiſſer aux hommes la certitude de leurs ſens, & en cas que ceux-ci les trompaſſent, leur permettre de s'éclaircir par les mêmes ſens, Car qu'un rond vous paroiſſe oval de loin, il ne

le paroîtra plus de près ; que le vin vous paroiſſe aigre dans le temps que vous avez mangé de la ſalade, il aura ſon goût ordinaire, quand vous vous trouverez dans une ſituation ordinaire. Je n'aime pas que mes Philoſophes faſſent paſſer tout le reſte du genre humain pour bêtes, ou pour gens qui n'ont jamais fait uſage de leur raiſon. Ils ont crû me faire grand plaiſir en rendant tout problématique & chimerique. Moi au contraire, je veux qu'il reſte aux hommes un grain de certitude, choſe qui leur fait grand plaiſir, & que je ne détruirai jamais. Je me ſouviens aſſez bien des troubles que certains Philoſophes ont cauſé autrefois dans mon Empire. Ces Meſſieurs doutoient de tout, & joignoient le *peut-être* à chaque propoſition. Je ſuis bien aiſe d'avoir fait voir ma puiſſance par

de ſemblables Philoſophes, mais je veux que les choſes en demeurent là, & qu'elles n'aillent pas plus loin. Ces Philoſophes reſſemblent à des Miniſtres dont l'ambition eſt plus grande que celle de leur Maître, & qui veulent pouſſer ſes conquêtes bien plus loin qu'il n'a envie de les pouſſer; ce n'eſt pas pour être utiles au Maître, c'eſt pour s'agrandir eux-mêmes, ſe faire craindre & reſpecter. Comme ils jouent l'argent d'autrui, ils ne s'embaraſſent gueres des évenemens & des ſuites facheuſes, que les conquêtes démeſurées peuvent attirer au Maître. Ils tailleroient ſouvent en plein drap, ſi je ne fourniſſois pas au Maître un grain de ma prudence & de ma puiſſance pour les arrêter. Si je permettois de douter de toutes les choſes ſenſibles & viſibles, on douteroit à la fin de moi-même; alors je

ſerois ſemblable à ces Conquerans fanatiques, qui ſe mettent en tête de conquerir tout l'Univers, & qui au bout du compte, à force de ſe rendre odieux à tout le monde, ſe trouvent ſans Etats & ſans Sujets. De quelle utilité ſeroit-il pour moi, que les hommes s'imaginaſſent que la ſaveur n'eſt pas dans le pain, que la chaleur n'eſt pas dans le feu, mais que de petits corps inviſibles voltigent dans l'air, & heurtent contre les parties du corps humain où elles excitent cette ſenſation qui s'appelle ſaveur ou chaleur. Nous voilà bien avancé avec cette Philoſophie chimerique, & avec ces corps voltigeans & chimeriques. De dire, qu'il y a de ces corps voltigeans, qu'on n'a jamais vû, & dont on ne connoît ni la figure ni la maniere de heurter contre les petites parties du corps qui ſont inviſibles,

n'eſt-ce pas là de même, que ſi l'on diſoit avec Ariſtote, que ce ſont des qualitez occultes ? Chimere pour chimere, incertitude pour incertitude, l'une vaut autant que l'autre : mais comme les Philoſophes regardent pour une eſpece d'infamie de ne ſçavoir pas rendre raiſon de tout, ou d'avouer ingénument leur ignorance, il faut bien que je leur laiſſe des raiſons chimeriques pour ſe tirer d'affaire, & pour conſerver leur réputation. Je veux cependant qu'ils gardent ces ſecrets entr'eux, & qu'ils ne troublent pas l'eſprit de ceux, que j'ai deſtiné pour des affaires plus importantes. Il faut vivre, & laiſſer vivre les autres. Si tout le monde devenoit Philoſophe, quelle confuſion n'en pourroit-il pas naître ? Vous en verriez arriver mille inconvéniens tous les jours. Qu'on aille dire,

par exemple, à un garçon enthousiasmé de Philosophie : voilà ton pere qui vient de tomber dans la riviere, va-t-en vîte le sauver ? Ce garçon voudroit peut-être aller chercher auparavant son microscope ou ses lunettes d'aproche, pour s'assurer que c'est son pere; après cela il feroit peut-être un sillogisme en forme, pour sçavoir si ses yeux, son microscope, ou ses lunettes ne l'ont pas trompé; il voudroit enfin questionner le pere pour en tirer la majeure & la mineure de son sillogisme; mais le pauvre pere se noyeroit cent fois, avant que toutes ces cérémonies philosophiques fussent achevées. Que l'on ordonne à un valet philosophe de faire du feu, pour qu'on puisse se chauffer : ce valet feroit peut être un feu philosophique, c'est-à-dire, il feroit piler du bois en parties invisibles, & au moyen

d'un grand ſouflet, il les feroit voltiger dans la chambre. Tout le monde ne mourroit-il pas de froid auprès de ce feu philoſophique? Ne me dites pas qu'on ne pouſſera jamais ſi loin la folie philoſophique. Vous n'avez qu'à examiner exactement la vie de certains Philoſophes, & ce qu'ils font en conſequence de leurs idées, vous verrez qu'ils y vont à grand pas, & qu'ils m'appartiennent à plus juſte titre que tous mes autres Sujets; car après qu'ils ont trouvé les figures & les liaiſons des plus petites parties des corps, après qu'ils ont donné à ces parties le nom chimerique d'Unités, que ne feront-ils pas capables de faire? Je ſuis reſolue d'abolir toutes ces chimeres, & de rétablir les qualitez occultes d'Ariſtote, cela ſentira du moins une eſpece de franchiſe pour laquelle je ſuis beaucoup portée.

Mais enfin où tout ce fatras me menera-t-il ? Eſt-il poſſible que nous autres femmes ne puiſſions jamais nous fixer à une même matiere ? Faut-il que le galimathias ſe mêle dans tous nos diſcours ? Je m'étois propoſée de vous entretenir de vos plaiſirs ſenſuels, de jeux, de repas, de feſtins, d'amour, & d'autres divertiſſemens, & je retombe dans la fadeur philoſophique. Que je vous diſe donc à la fin ce que je puis faire pour votre ſervice dans toutes les rencontres de plaiſir. Voulez-vous que je vous faſſe trouver du plaiſir par tout, & que rien ne vous déplaiſe ? J'ai inventé une excellente drogue qui s'appelle l'*Idée de la perfection*. Au moyen de cette Drogue, on trouve du plaiſir partout, & rien ne déplaît. Car qu'eſt-ce qui cauſe le déplaiſir ? D'où vient le dégoût ? Ce ſont les dé-

fauts que vous rencontrez, c'eſt que les objets n'ont pont d'harmonie avec vos idées : mais au moyen de ma drogue, vous ne voyez jamais de deffauts, ni d'imperfections ; par conſequent rien ne ſçauroit vous choquer. Cependant je ſuis très- reſervéeà diſtribuer mon incomparable Remede indiſtinctement, & en toute occaſion. La vie deviendroit trop inſipide, s'il n'y avoit un peu d'amertume mêlée parmi les douceurs ; au contraire les petits déplaiſirs relevent extrêmement le goût des plaiſirs. Un mari eſt aſſez heureux, lorſque je lui donne une petite doſe de mon remede, pour ne voir que des perfections dans ſa femme ; cela fait qu'il paſſe ſon tems agréablement avec elle, & que ſa compagnie lui tient lieu de tous les autres plaiſirs. Il ſe conſole facilement avec elle de tous les déplaiſirs qui lui arrivent ;

vent ; cette charmante societé lui fait oublier & négliger la plûpart des autres divertissemens.

L'autre jour, un homme me vint trouver pour avoir une bonne dose de mon specifique. Il avoit épousé une femme raisonnablement laide. Entr'autres deffauts, elle avoit le nez semblable à celui d'un Cocq d'Inde, & le visage approchant d'un masque de Carnaval. Les amis de mon homme lui avoient remontré qn'il ne pourroit jamais aimer cette femme : Contre toute attente, mon remede l'en rendit si amoureux, qu'il poussa sa tendresse jusq'à la jalousie. Il ne la quitte jamais, il l'adore. Il découvre dans cette femme tous les jours de nouvelles perfections cachées à tous les autres hommes. Il soûtient, que si elle étoit autrement faite, il ne l'aimeroit point. Il prétend avoir trouvé dans sa femme

tant d'appas & tant de charmes, (parmi lesquels il compte son beau nez) qu'il n'en croyoit pas trouver une dans tout l'Univers qu'il pourroit aimer davantage. Que faut-il à cet homme pour vivre agréablement? Que les autres se mocquent de sa folie, cela diminue-t-il ses plaisirs? La femme qui se sent un deffaut considerable, n'est-elle pas au comble de sa joye d'avoir trouvé un tel mari? Ne se donne-t'elle pas tous les efforts imaginables pour mériter sa tendresse? Son mari lui paroît l'homme le plus parfait du monde, dès qu'elle est assurée de son amour sincere. C'est donc mon specifique qui rend les mariages heureux & chatmans, qui reveille l'amour, & qui chasse tous les desordres du ménage. On me dira peut-être que c'est l'amour qui fait naître l'idée de la perfection, & que mon remede n'a point du

tout la vertu que je lui attribue ; mais ſans que je vous faſſe ſentir, que l'amour même vient de ma boutique, n'eſt-il pas vrai que l'amour ſuppoſe un objet aimable, & que rien ne peut devenir aimable qu'après avoir fait appercevoir quelques perfections. C'eſt ſeulement l'amour qui fortifie l'idée de la perfection, & qui cache ou diminue toutes les imperfections. Plus on a pris de ma drogue, plus on eſt frappé de l'idée de la perfection, plus on aime, plus on a de plaiſir de jouir de la choſe aimée.

Il me paroît que les hommes ne devroient jamais trouver d'imperfection dans ce qui eſt ſorti des mains du maître de l'Univers. Cela les engageroit à l'admirer & à trouver un plaiſir innocent dans tous ſes Ouvrages, juſqu'aux plus vils & aux plus

méprisez. Mais le plus grand nombre ayant pris une dose trop forte d'une drogue qui s'appelle, *Idée de sa propre perfection*, ils s'érigent plûtôt en Censeurs & en Critiques des Ouvrages de leur Créateur, que d'en être des justes estimateurs. Plus cet orgueil est grand & fort, plus ils trouvent du déplaisir, du dégoût & du chagrin. Ils voudroient reformer tout l'Univers, rien n'est arrangé à leur fantaisie, ils trouvent à redire partout, ils s'imaginent que s'ils étoient les maîtres, ils donneroient à tout un autre tour. Plus ces chimeres leur ont rempli la tête, plus ils sont mécontens, bizarres & chagrins. C'est pourquoi je refuse à ceux qu'on appelle communément Philosophes, un nombre de plaisirs que j'accorde à d'autres. Ces gens agitez de la fureur de tout sçavoir & de donner des raisons de tou-

tes choſes, auſſi-tôt que je leur ai fait preſent de quelques douzaines de chimeres, ils s'en divertiſſent uniquement, & mépriſent tout le reſte. Ah ! qu'il eſt beau, diſent-ils, de ſçavoir la ſtructure de l'Univers, & de pouvoir entrer par là dans le Conſeil ſecret de la Divinité. Il eſt aſſez ordinaire aux hommes de priſer peu ou point du tout les choſes qu'ils croient connoître à fond; mais le plaiſir de l'admiration n'eſt reſervé que pour ceux qui ſentent leur ignorance & leur impuiſſance. Quand les Philoſophes ſont aſſez heureux de parvenir au point d'avouer ſincerement qu'ils ne ſçavent rien, c'eſt alors que leurs plaiſirs commencent, c'eſt alors qu'ils ne ſçauroient ouvrir les yeux ſans rencontrer des charmes & des agrémens. Ceux par exemple, qui diſent que les animaux ne ſont que des machines,

& que Dieu les a faits, comme ils font leurs Montres, leurs Pendules, & leurs Tournebroches, n'ont pas grand plaisir de considerer les animaux, puisqu'ils s'imaginent connoître à fond leur structure, quoiqu'il n'y ait non plus de ressemblance entre les machines faites par les hommes & entre les animaux, qu'il y en a entre un arbre & une pierre, à moins que je ne prête au terme de machine un sens chimerique. Ceux au contraire qui disent qu'il y a du sentiment & de l'intelligence dans les animaux, trouvent beaucoup de plaisir en les considerant & en les admirant. Ils découvrent de la fidélité & de la reconnoissance dans un Chien, de la fiereté dans un Cheval, de la patience dans un Ane, de la ruse dans un Renard, de l'imitation dans un Singe, de la joye dans un Oyseau, & ainsi du

reste. Ce sont autant de sujets d'admiration & de plaisir pour eux, pendant que les Machinistes enragent de ne pouvoir pas concilier tous ces effets surprenans, avec leur systême de machines. C'est pourquoi, en fait de Philosophie, les plusgrands plaisirs sont reservez pour ceux qui sçavent donner le plus de raisons de leur ignorance. Et par ce même principe, mon incomparable specifique sert pour tous les autres plaisirs de la vie. Il est vrai qu'il y a une espece de plaisir attaché à la découverte des deffauts & des imperfections. C'est un petit plaisir de rien que j'accorde à ces ames héteroclites, qui se voient mille fois plus grandes & plus parfaites qu'elles ne sont; mais ce plaisir entraîne le desir de critiquer & de corriger, il entraîne en même-tems une infinité de déplaisirs & de chagrins. La criti-

que devient fâcheuſe, & la réforme trouve des obſtacles. Quand celui qui critique ne fait point remarquer, qu'il taxe un deffaut attaché plus à l'humanité qu'à l'homme, on le hait, & chacun le critique à ſon tour; quand celui qui veut reformer n'a point l'autorité requiſe, on ſe mocque de lui, & on lui fait mille avanies. Même avec toute l'autorité, & avec toute la puiſſance poſſible, on ne fait rien qui vaille ſans mes drogues. Un pere eſt en droit de critiquer & de reformer les mœurs de ſon fils; nonobſtant ſon autorité, il fait mieux & réuſſit plus facilement, quand il ſe met en paralelle avec le fils, en lui diſant: j'étois jeune, je faiſois les mêmes ſottiſes que toi: aujourd'huy je ſuis au deſeſpoir de ce qu'on ne m'a pas corrigé, je donnerois tout mon bien, pour qu'on m'eût empêché de fai-

re telles ou telles choſes. Quel chagrin, quel tourment pour un pere quand il ne peut pas venir à bout de ſes enfans? Quel mécontentement pour un Prince, lorſqu'il ne ſçait pas ſoûmettre ſes propres ſujets? Quelle douleur pour un mari, quand il ne poſſede pas le cœur de ſa femme? Quelle mortification pour un Maître, quand il ne peut pas gouverner ſes éleves? Quelle déſolation pour un Officier, lorſque dans les plus grands dangers, il eſt abandonné de ſes Soldats, & qu'il ſe voit ſeul, quand il s'agit de combattre & remporter les fruits de la victoire? Etre trahi par ſes propres Domeſtiques, y a-t'il rien au monde ſi chagrinant? Tout cela arrive quand on mépriſe mes drogues, quand on gouverne, critique & reforme ſans mon ſecours. Mais un pere entendu & ſage fait en premier lieu tout ce

qu'il peut pour être aimé de ſes enfans. Un Prince éclairé cherche à gagner le cœur de ſes Peuples. Un mari bien aviſé ne ſouhaite que l'amour de ſa femme. Un Maître bien entendu, n'ambitionne que l'affection des Eleves. Un Officier habile, s'empare de la confiance de ſes Soldats. Un bon pere de famille a des attentions pour le moindre de ſes Valets. Cela n'arrive qu'au moyen de mes drogues. Quand les peres, les Princes, les maris, les maîtres, & les Officiers ont fait avaler une bonne portion de l'idée de leur perfection à leurs enfans, à leurs ſujets, à leurs Soldats, à leurs Eleves, & à leurs Domeſtiques, tout va à merveille; il y a du contentement partout, il n'y a que plaiſir & joye pour executer ce qu'on leur ordonne. Quand le Soldat & le Domeſtique ne croient pas trouver un auſſi bon

Officier, un auſſi bon maître que le leur dans le monde, ils ſe font plûtôt hacher en pieces que de les abandonner dans le peril, ou dans aucune autre rencontre.

Convenez donc avec moi, Meſſieurs, que dans toutes ſortes d'états & de ſituations, on ne peut pas ſe paſſer de mon remede, ſi l'on veut ſe faire aimer, ſi l'on prétend y vivre avec agrément. Ne croyez pas qu'il ſuffit à un Prince qui veut ſe rendre maître des cœurs, d'avoir donné à ſes ſujets une haute idée de ſon merite; cela ne fera que le faire craindre & reſpecter; mais leur amour, qui eſt le comble de ſon bonheur, ne peut venir que de l'*Idée de ſa perfection.* Etre reputé homme de mérite, & être reputé homme parfait, ce ſont deux choſes bien differentes. Il n'y a que la derniere qui puiſſe forcer, pour ainſi dire, l'amour des hommes. Vous

me direz peut-être, où eſt l'homme qui ſoit parfait ? où eſt l'homme qui ſe puiſſe flatter de parvenir à un haut degré de perfection? Le plus parfait ne peut pas plaire à tout le monde, il n'eſt jamais exempt de critique & de reproche. C'eſt par cette raiſon, Meſſieurs, que je vous conſeille de prendre mon admirable ſpecifique. Si la verité étoit toûjours aſſez forte pour frapper & pour convaincre tous les eſprits, on ſe paſſeroit fort bien de moi, on n'auroit que faire d'opinions, d'idées, de chimeres, & de toute ma boutique. J'oſerois même vous aſſurer que mes drogues ont plus d'effet que ce que vous appellez *Vérité*; au contraire, au moyen d'elles, on peut fort bien ſe paſſer d'être parfait, & néanmoins jouir de tous les avantages de la perfection. Vous n'avez peut être pas encore oublié l'exemple que je

vous ai donné d'un mari qui regarda une femme très-laide pour belle & parfaite. Reflechiſſez-y, & vous trouverez que je ne ſuis pas femme à vous en impoſer. Comptez que paroître vaut très-ſouvent beaucoup mieux que d'être; au lieu que d'être & ne pas paroître, ne ſert à rien du tout dans le commerce de la vie.

Vous qui avez ſi peu de goût pour le pénible exercice de la vertu, ſervez-vous de mon excellent ſpecifique, vous ſerez réputé vertueux dans le monde au ſuprême degré. Vous qui cherchez les charmes de la vie conjugale, faites avaler à vos maris, à vos épouſes un grain de cette admirable drogue: vous qui ſouhaitez les plaiſirs d'une famille nombreuſe, & qu'elle ne vous faſſe point de chagrin, ne négligez point d'en donner à vos enfans, quand vous en aurez pris. Enfin vous autres,

de quelque état & de quelque condition que vous ſoyez, approchez de ma divine boutique, elle vous fournira une drogue, ſans laquelle votre état vous déplaira, votre condition vous ennuiera, & votre profeſſion vous ſera à charge. Quand vous aurez pris de mon incomparable ſpecifique, vous viendrez m'en dire des nouvelles, il eſt inutile que je vous prévienne davantage là-deſſus. En un mot, pour toutes ſortes de ſocietez où l'amour fait le lien le plus eſſentiel, ou ſans lui, il n'y a point de plaiſir; mon remede eſt ſouverain, c'eſt celui-là ſeul, & il n'y en a point d'autre.

Je vois là une femme de ſoixante ans, qui voudroit bien être aimée de ſon mari qui n'en a que trente; elle brûle d'impatience pour avoir une bonne doſe de ma drogue: Il faut, Meſdames, que je vous raconte ſon hiſtoire avant

que de la laiſſer approcher. C'eſt une femme qui a voulu faire mon métier ſans le ſçavoir. Ayant épouſé ſon mari à cauſe de ſa jeuneſſe, de ſa figure, & de ſes manieres engageantes, dont il a ſçû faire uſage par mon ſecours, pour ſe faire adorer de cette Veuve très-riche; elle a fait tout ce qu'elle a pû pour être aimée de ſon Adonis. Pour cet effet, elle s'eſt mis en tête de faire la jeune, la belle, l'enjouée, & la gaillarde. Si vous aviez vû les operations de Toilette, les contorſions, les geſtes, les grimaces, & les ſingeries de cette vieille guenon, ſi vous aviez entendu ſes diſcours amoureux, ſes fleurettes, vous auriez fait comme moi, c'eſt-à-dire, vous auriez ris à perte d'haleine; mais malheureuſement pour elle, ſon mari ne fut point touché de ces jeux de Polichinelle; au contraire, ils le dégouterent davantage

de cette déſagréable compagne. Elle s'en apperçût fort bien, elle ſentit, qu'au lieu de rallumer ſon peu d'ardeur, elle l'avoit éteinte entierement. Il cherchoit toutes ſortes de pretextes pour s'éloigner de ſa moitié ſurannée. Il alloit ſouvent à la Campagne, & pour retourner plus tard, il faiſoit le malade; quand il étoit en Ville, il ſortoit de bonne heure, & rentroit fort tard : la jalouſie s'empara de l'eſprit de cette femme; elle ne faiſoit que ſoupirer, que pleurer, que ſanglotter depuis le matin juſqu'au ſoir. Au retour du mari, les reproches, les plaintes, les paroles dures paroiſſoient. Les réponſes du mari tantôt aigres, tantôt railleuſes faiſoient la baſe de cette agréable Muſique. Vous pouvez juger à preſent, Meſdames, des autres douceurs de ce mariage. Jugez en même-tems, s'il vous plaît, quel-

le doit être mon habileté, si je racommode, comme je prétends faire, ce mauvais ménage. J'avoue que la chose est très-difficile & très-épineuse. Cette femme mauvaise Charlatanne a tout gâté par ses folies, il n'y a que la Charlatanerie elle-même qui puisse la tirer d'affaire. Je m'en vais vous dire en peu de mots, comment je traiterai cette femme infortunée, pour rendre son état doux & agréable. Je lui ferai d'abord avaler quelques grains de mon Emétique préservatif, qui lui fera rendre toutes ses folies: quand cela sera fait, je lui donnerai deux grains de mon specifique qu'elle mêlera dans le bouillon de son mari; cela étant fait, tout ira de mieux en mieux. La femme oubliera tout d'un coup ses perfections imaginaires, & le mari ne s'appercevra plus des défauts de sa femme. La femme ne

ſe parera plus comme une Comedienne, elle ne parlera que des affaires du ménage & d'autres choſes raiſonnables, elle fera même de tems en tems de petits reproches à ſon mari de ce qu'il a épouſé une femme auſſi peu aimable ; elle l'exhortera d'aller ſe divertir en compagnie, ou à la Campagne ; en un mot, elle fera connoître qu'elle ne s'eſt remariée que pour la ſocieté, & pour avoir un adminiſtrateur fidele de ſes biens. Alors elle fera briller tous les avantages que ſon âge lui peut permettre. Elle avouera ſincerement à ſon mari, que tous les deſordres de leur ménage viennent d'elle, & que pour y remedier, elle ne prétend plus qu'il l'aime, que cela ne détruira point ſon amitié, & qu'au contraire, elle ira diſpoſer au premier jour de tout ſon bien en ſa faveur. Le mari voyant ſa femme

dans une diſpoſition auſſi raiſon-nable, ne la trouvera plus ſi lai-de & ſi dégoutante, il prendra de l'affection pour elle, il s'efforcera de lui témoigner ſa reconnoiſſance, il ne s'ennuiera plus à la maiſon, les ſoins & les attentions qu'il ſe ſentira obligé d'apporter, pour conſerver ſa femme dans cette heureuſe diſpoſition, & pour s'aſſurer la riche ſucceſſion, lui donneront tant d'occupations, qu'il oubliera & maîtreſſes & divertiſſemens. Vous voulez peut-être ſçavoir auſſi, Meſdames, ſi le mari deviendra amoureux de cette femme, mais attendez, s'il vous plaît, juſqu'à ce que la cure preſente ſoit faite, & alors vous ſçaurez le reſte. Je vous dirai ſeulement d'avance, que je n'aime pas mener d'abord les choſes d'une extrémité à l'autre; je veux qu'entre deux folies, il y ait toûjours un petit interval-

le de sagesse. Je ne vous entretiendrai pas plus lon-gtems des affaires d'amour ; car la plûpart d'entre vous croient être maîtres ou maîtresses dans cet art, & n'avoir plus besoin de mes drogues. Si je disois, par exemple, à celui-là, voilà ta maîtresse qui va t'abandonner tout-à-fait, il faut que je t'en préserve : si je disois à celle-ci: voilà un amant qui va s'échapper, prend vîte un brin de mon specifique, vous penseriez que l'interest me fait parler ; vous vous mettriez en garde contre moi, ainsi je vous attendrai tranquillement, & je débiterai alors suffisamment mes marchandises.

Reflechissez, en attendant, sur vos parties de plaisir, & sur vos festins, pour voir si tout ne devient pas insipide, quand vos Conviez & vos Spectateurs n'ont pas pris un peu de mon specifique. Vous aurez beau rechercher les mets

les plus exquis, les décorations les plus magnifiques, les endroits les plus charmans ; que votre compagnie s'imagine quelques grands deffauts, tout ſera de même, comme ſi vous n'aviez rien fait du tout. Il faut ſi peu de choſe aux hommes, pour trouver des deffauts, & pour ſe dégouter des plaiſirs qu'on leur prépare, qu'il eſt abſolument neceſſaire que je les garantiſſe du dégoût au moyen de mes drogues, ſans quoi nul plaiſir, nul agrément. Au contraire, ſuivant la grandeur des deffauts, qui ſe préſentent en ces occaſions, le prétendu plaiſir dégenere ſouvent en grand déſagrément. Quand on s'imagine, par exemple, de trouver de la mauvaiſe grace dans les manieres de l'hôte, quand on ſe repreſente parmi les Conviez un ennemi mortel, ou un rival, quand on apprehende quelque trahiſon,

l'on n'y trouve plus rien de bon ; rien ne plaît, rien n'excite l'appetit & la joye. Il est constant que l'idée la plus chimerique peut donner assez d'occupation à l'esprit, pour que les divertissemens les plus raffinez ne lui fassent aucune impression. La faim même & la soif, les tirans du corps humain, perdent souvent dans ces rencontres tout leur Empire. N'avez-vous pas vû des personnes qui restoient plusieurs jours sans manger, par la seule idée, qu'il leur arriveroit un grand malheur, quoiqu'il n'y en eut pas la moindre apparence ou vraisemblance. J'en ai vû qui se seroient laissé mourir de faim, si, au moyen de mes drogues je n'avois pas chassé les chimeres fâcheuses par des chimeres agréables. La joye est encore capable de gâter les plaisirs. Que l'on annonce une grande & heureuse nouvelle à celui qui se trou-

ve à un repas, à un festin, ou à quelqu'autre partie de plaisir, il ne sentira aucun goût dans les mets, aucun charme dans les décorations, aucune harmonie dans les Concerts. Il importe peu que la bonne nouvelle soit vraie ou fausse, car chez moi tout cela est indifferent. Au contraire, suivant ce que je vous ai dit ailleurs, les chimeres toutes pures sont plus efficaces que les plus grandes veritez mêlées de quelque chimere. Vous sçavez bien que l'homme n'a qu'un seul esprit, une seule ame ; il est impossible que cet esprit, cette ame soit occupée & remplie de deux choses à la fois. Il est impossible qu'elle goûte du plaisir dans le tems qu'elle est occupée de la douleur & de la tristesse. Il est impossible qu'aucun objet présent la frappe, quand elle se réjouit ou se divertit d'un objet absent. Il est impossible que cette occupation soit

entiere, quand l'objet de ſa joye ou de ſa triſteſſe n'eſt pas entier, c'eſt-à-dire, quand la verité ſe mêle avec la chimere. Vous ne diſconviendrez peut-être pas, Meſſieurs, de ce que je viens d'avancer, vous le ſentirez aiſément par vous-mêmes, cependant vous me ſoûtiendrez peut-être, que hors de ces occaſions, ma puiſſance eſt finie. Vous dites, quand notre eſprit n'eſt pas occupé de triſteſſe ou de joye, nous ſommes diſpoſez, nous ſommes les maîtres de goûter les plaiſirs d'un bon repas, d'un beau feſtin, d'une belle ſimphonie : car ces choſes rempliſſent par elles-mêmes notre eſprit de douceurs dès qu'il eſt chez lui, c'eſt-à-dire, de ce qu'il ne voyage & ne s'occupe pas ailleurs. Mais quand je vous dirai que votre repas, votre feſtin, votre ſimphonie même le peuvent faire voyager & s'abſenter, pour ainſi dire, à cent mille lieuës

lieuës de là, & qu'il faut absolument le fixer par mes drogues, vous verrez clairement que vous vous trompez.

L'autre jour un de vos Confreres donna un grand & délicieux repas à un Milord, & à quelques-uns de ses amis : tout y étoit recherché, tout y étoit exquis; les goûts les plus difficiles y auroient trouvé de quoi se contenter, les oreilles les plus fines auroient été enchantées du beau Concert; cependant quand on se mit à table, un ami du Milord lui dit: voilà un mets pareil à celui que nous avons mangé ensemble à Rome un tel jour, à une telle occasion. Vous sçavez bien, lui dit-il, combien vous étiez enchanté de la belle Dame qui étoit assise à votre droite. Dans l'instant le Milord se mettant à récapituler ses plaisirs de Rome, ne goûta plus aucune chose présente. Le maître du Logis s'en apperçût, &

lui fit un reproche honnête, en disant, qu'il étoit au desespoir de n'avoir rien trouvé qui pût faire plaisir au Milord. Celui-ci se contraignit autant qu'il fût possible de manger, de boire, & de faire remarquer sa satisfaction à l'Hôte. Mais lorsqu'au lendemain on questionna le Milord sur ce qui s'étoit passé au repas, il n'en eut aucun souvenir distingué; il avoua franchement que pendant tout le tems du repas, il avoit été à Rome. Il seroit inutile de vous conter un nombre de pareils exemples, vous en trouverez vous-mêmes autant que vous voudrez; en repassant une partie de votre vie. Qui croiroit qu'un cheveux trouvé sur une assiette ou dans un plat, qu'un discours sale, qu'une action indécente puissent dégoûter du repas le plus magnifique? S'il y a des chimeres très-petites, ce sont assurément celles-ci; cependant elles ont un

effet ſurprenant. Jugez donc du reſte. Mais quand je veux me mêler de ces affaires, il n'y a ni cheveux, ni diſcours ſales, ni actions indécentes, ni plaiſirs paſſez, ni plaiſirs à venir, ni bonnes, ni mauvaiſes nouvelles qui puiſſent troubler les plaiſirs préſents. Un grain de mon ſpecifique fait négliger l'avenir, oublier le paſſé, mépriſer les bagatelles dégoutantes, differer les affaires les plus ſérieuſes, chaſſer tous les chagrins, remettre les jalouſies, & les haines à un autre tems. On dit alors, jouiſſons du préſent, ce tems ne reviendra plus, divertiſſons-nous aujourd'huy, demain nous aurons aſſez de loiſir pour nous chagriner. Il n'eſt pas neceſſaire que les mets ſoient exquis, que le vin ſoit excellent, que la ſimphonie ſoit parfaite, que les manieres de l'Hôte ſoient engageantes & enjouées. Tout cela ne fait rien à la choſe, tout

cela n'empêche point que mon ſpecifique ne faſſe ſon effet. Vous appellez les qualitez que je viens de raconter, des perfections réelles, & mon remede les rend toutes chimeriques. Auſſi-tôt que l'eſprit s'applique uniquement aux choſes préſentes, & qu'il s'en réjouit, elles ſont toutes parfaites, car pour trouver une imperfection, il faut penſer à des choſes abſentes, & les comparer aux préſentes. N'aimeriez-vous pas mieux, Meſſieurs & Meſdames, trouver du plaiſir, à vous rejouir, & vous divertir avec ce que vous avez, que de vous fatiguer l'eſprit avec des rêveries fâcheuſes ſur ce que vous n'avez pas? Prenez donc de mon admirable ſpecifique, prenez de ce divin Antidote, mais dépêchez-vous, je m'en vais, je vous dis adieu juſqu'au revoir.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Critique de la Charlatanerie*, qui peut être imprimée. A Paris le 3. Aoust 1726. BLANCHARD.

PRRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillif, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS LAMAURY, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Manuscrit intitulé : *Critique de la Charlatanerie* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le

contre-ſcel des Préſentes ; Nous avons permis & permettons par ces Préſentes audit Lamaury, de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus expliqué, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de la vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons deffenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & nottamment à celui du dixiéme Avril 1725. qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion du-

dit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde de Seaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonvile, Commandeur de nos Ordres,& qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande,& Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAI-

ZIR. Donné à Paris le dix-ſeptiéme jour du mois d'Aouſt, l'an de grace mil ſept cens vingt-ſix, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

NOBLET.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, n° 476. fol. 377. conformement au Reglement de 1723. qui fait deffenſes, Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le vingt-deux Aouſt mil ſept cens vingt-ſix. D. MARIETTE, *Snydic.*

